# Adorables voisins

une comédie de

Camille Alven

Théâtre Contemporain AdL Édition

# Adorables voisins

© 2024 Camille Alven

**Tous droits de représentation réservés.**
**Contacter la SACD.**

Camille Alven

# Adorables voisins

©2024 ADLT Collection

REMERCIEMENTS

*Merci à Cécile, Fabien, Jack, Catherine, Thierry, Murielle, Noémie, Corine et Danièle pour leurs suggestions et leurs idées qui ont contribué à pimenter la trame de départ de cette comédie loufoque.*

PERSONNAGES

*12 personnages pouvant être joués par 8 comédiens*

Famille RICHARD

STÉPHANE RICHARD - Le mari. Directeur des ventes d'un grand groupe industriel. Maître de lui devant les autres, il peut craquer quand il est seul ou acculé.

CAROLINE RICHARD - "Caro". Son épouse. Ne travaille pas. Guindée. Catho. Famille d'accueil.

VICTOR - Leur fils. Addict aux jeux vidéos. Il kiffe les femmes d'âge mûr.

YVONNE - La mère de Caroline. Sénile (version Alzheimer).

*Les Richard ont une fille JULIETTE qu'on ne verra pas. Elle est en mission humanitaire à l'étranger.*

Famille PUJOL

GERVAIS PUJOL, dit "Chaussette" - Le mari, au chômage. Ne cherche pas de travail. Voyage entre son canapé et son barbecue.

DAISY PUJOL, dîte "Biscuit" - Sa femme. Poissonnière dans un supermarché. Prend des cours de théâtre pour devenir actrice comme son idole *Audrey Fleurot*.

*Les Pujol ont eu une fille ASHLEY qu'on ne verra pas. Elle a été placée en famille d'accueil à l'âge de 3 ans.*

Extras

PÈRE HERVÉ - Prêtre et jardinier des Richard.

Mme ROCHE - Clerc de notaire. Spécialiste, sans le vouloir, des adjectifs improbables.

M. ou Mme LE GUENNEC - Médiateur.trice. Accent breton incompréhensible.

LA BANDE DE COPAINS.INES DES PUJOL - Au minimum 3 personnages plus ou moins jeunes. Bikers, Fan de métal qui ne jurent que par le Hellfest.

*Les rôles de Mme Roche et Mme Le Guennec peuvent être joués par la même comédienne.*

*Les amis des Pujol peuvent être joués par les comédiens et comédiennes qui jouent les rôles de Père Hervé, Victor ou Mme Roche.*

# Introduction

Mme ROCHE. — Bienvenue à tous. Vous êtes bien installés ? Détendus ? Heureux d'être au Théâtre ? Eh bien c'est parfait car ce que vous allez voir n'est pas une pièce de théâtre !... C'est un match, un combat, une bataille ! Les problèmes de voisinage vous connaissez ? Quand je parle de voisin, je ne pense pas à celle ou celui qui occupe le fauteuil à côté de vous ce soir, je parle de vrais voisins si vous voyez ce que je veux dire... Ceux qu'on a — ou envie d'embrasser — ou envie de trucider. Ça vous parle ? Je m'en doutais... Dans ce cas, veillez à éteindre vos téléphones portables (les comédiens sont très irritables ce soir) et si je peux vous donner un conseil, ne prenez partie pour aucun d'eux, il n'y en a pas un pour racheter l'autre. Sauf peut-être moi, je suis Mme Roche et je suis mandatée par l'étude de Maître Leca. Je vais apparaître dans cette histoire dans quelques minutes. J'en suis en quelque sorte l'élément perturbateur. Ou plutôt celle qui va vous le présenter. Alors commençons sans plus attendre... Notre histoire prend place dans deux jardins mitoyens sous le soleil de juillet, et débute par une bien triste nouvelle.

*Le rideau s'ouvre.*

# 1

## Les nouveaux voisins

*L'arrière de deux maisons. Deux jardins mitoyens. Un arbre et une rangée de fleurs les séparent. L'un des jardins est tiré à quatre épingles, dans le style jardin anglais. L'autre est laissé au bon vouloir de dame nature.*

*En deuil, la famille Richard, accompagnée du père Hervé, se recueillent sous l'arbre.*

PÈRE HERVÉ. — Mes chers amis, nous sommes réunis aujourd'hui sous cet arbre pour dire au revoir à Mme Lalouette... Toi, Jacqueline, l'amie des oiseaux - et de toute autre bestiole saugrenue virevoltant dans les jardins - tu as su faire de ta vie solitaire un moment de joie et de partage. Jusqu'à ton dernier souffle, tu fus le rayon de soleil de la famille Richard, tes voisins depuis tant d'années. À cent-trois ans, tu es partie trop tôt, Jacqueline. Mais selon tes volontés, tu demeureras à jamais près de tes petits compagnons, là-haut... *(Tous regardent vers le nichoir.)* Avant de procéder, quelqu'un souhaite-t-il partager un souvenir de notre chère disparue ?

*M. Richard lève la main.*

M. RICHARD. — Mme Lalouette.

Mme RICHARD. — Snif.

M. RICHARD. — Jacqueline.

Mme RICHARD. — Snif.

M. RICHARD. — Tu es partie trop tôt.

TOUS. — Snif.

PÈRE HERVÉ. — Merci pour ce témoignage bouleversant. Je vais à présent déposer la défunte dans sa nouvelle demeure. *(Mme Richard donne l'urne au père Hervé. Celui-ci grimpe sur un marche-pied pour la déposer dans le nichoir.)* Telle la maison de Dieu, puisse cette nouvelle habitation élever ton âme vers l'au-delà et te permettre de veiller à tout jamais sur ces jardins du bonheur.

TOUS. — Snif.

PÈRE HERVÉ. — Maintenant, recueillons-nous en silence.

*Un temps.*

YVONNE. — Quelqu'un est mort ?

M. RICHARD. — C'est Mme Lalouette, mère.

YVONNE. — Ça tombe bien, je l'aimais pas. *(Pause.)* La voisine est au courant ?

M. RICHARD. — C'est elle. Mme Lalouette notre voisine.

YVONNE. — Ah ! Mais qui est mort ?

M. RICHARD. — Notre voisine. Jacqueline.

YVONNE. — De toute façon, je l'aimais pas. Toujours à chasser les papillons comme une vieille tapée.

M. RICHARD. — Les oiseaux, mère. Les oiseaux.

*Un temps.*

YVONNE. — J'ai pas fait dans mon lit, cette nuit.

Mme RICHARD. — Maman, ce n'est pas le moment.

YVONNE. — La voisine est morte ?

Mme RICHARD. — Oui maman.

YVONNE. — Et lui, c'est qui ?

M. RICHARD. — C'est père Hervé, mère.

YVONNE. — Qui ça ?

Mme RICHARD. — Père Hervé maman. Tu le connais depuis quarante ans.

YVONNE. — Je l'aime pas, le père Hervé. Il est vieux, il est laid et il sent pas bon.

M. RICHARD. — Jacqueline était plus qu'une simple voisine. Son jardin va nous paraître bien vide désormais.

PÈRE HERVÉ. — Pour lui rendre un dernier hommage et clôturer cette célébration, chantons tous ensemble son orémus.

TOUS. — "Ça fait rire les oiseaux
Ça fait chanter les abeilles

Ça chasse les nuages
Et fait briller le soleil
Ça fait rire les oiseaux
Oh, oh, oh, rire les oiseaux
Ça fait rire les oiseaux
Oh, oh, oh, rire les oiseaux...”

PÈRE HERVÉ. — Je vais vous laisser mes enfants. M. Richard. Mme Richard. Ma chère Yvonne. Mon petit Hector.

VICTOR. — Victor, mon père.

PÈRE HERVÉ. — Soyez forts.

M. RICHARD. — Vous ne restez pas pour le verre de l'amitié ? Caro a préparé des muffins.

PÈRE HERVÉ. — Proposition bien alléchante. Mais ma journée n'est pas terminée. J'officie également pour le départ de M. Lombard de l'autre côté de la ville.

M. RICHARD. — Le travail, toujours le travail.

Mme RICHARD. — Merci mille fois, père Hervé. Jacqueline aurait adoré cette cérémonie.

PÈRE HERVÉ. — Elle y a participé à sa manière.

M. RICHARD. — N'oubliez pas que demain nous sommes mercredi. C'est votre jour pour venir travailler dans le jardin.

PÈRE HERVÉ, *prenant un accent improbable, en roulant les r*. — Ah ben pour sûr !
J'manquerais jamais l'occasion dé v'nir embellir cé si biau parterre !

M. RICHARD. — Mais vous êtes obligé de prendre cet accent à chaque fois qu'on parle jardinage ?

PÈRE HERVÉ, *sans accent*. — Ça m'aide. C'est suffisamment difficile pour moi de passer d'une activité à l'autre. Croyez bien que si je gagnais suffisamment avec ma prêtrise, j'éviterais de me disperser, mais les temps sont durs pour les religieux.

Mme RICHARD. — Je vous raccompagne... Victor, maman, dîtes au revoir à père Hervé.

VICTOR. — Wesh, Jean-Paul.

YVONNE. — C'est qui le père Hervé ?

*Mme Richard et père Hervé sortent.*

M. RICHARD. — Fils. Mère. Je voudrais que nous profitions de cette épreuve pour mesurer la chance que nous avons d'être une famille unie et équilibrée.

VICTOR. — Oh non s'te plait, Pa.

M. RICHARD. — C'est dans ces moments-là que l'éducation que nous vous avons donnée, votre mère et moi doit porter ses fruits. Alors Victor, que ressens-tu face au départ de Jacqueline, notre voisine ?

VICTOR. — Bah ! Rien.

M. RICHARD. — Enfin ce n'est pas possible. Tu la connaissais depuis tout petit.

VICTOR. — Ben, oui. Mais c'est comme ça. "Game

Over" comme on dit ! Bon je peux retourner jouer à la console ?

M. RICHARD. — Il n'y a que ça qui compte pour toi ? Les jeux vidéos ? Bon. Mère, et vous ? Vous venez de perdre une grande amie. Vous étiez presque des voisines inséparables toutes les deux.

YVONNE. — J'ai jamais pu la blairer cette pouffiasse. J'espère qu'elle va bientôt crever.

M. RICHARD, *désespéré.* — Rentrez à la maison, mère. Allez prendre vos cachets. *(Yvonne sort.)* Et toi Victor, ton comportement a intérêt à changer. Vous avez étés pourris gâtés avec ta sœur, mais elle au moins elle ne pense pas qu'à elle !

VICTOR. — Tu parles ! Elle se fait bronzer à l'autre bout du monde.

M. RICHARD. — Elle fait de l'humanitaire. Et tu devrais prendre exemple. C'est une voie tellement noble, tellement altruiste. Regarde ce jardin vide à côté du nôtre. Cette maison sans vie. Il y a de quoi être bouleversé.

VICTOR. — Je comprends pas, Pa. Je croyais que vous vouliez racheter sa propriété dès qu'elle passerait l'arme à gauche, la voisine.

M. RICHARD. — Quoi ?!

VICTOR. — Avec la frangine, on vous avait entendu plusieurs fois.

M. RICHARD. — Mais enfin c'est n'importe quoi ! Et puis de toute manière, les circonstances

malheureuses nous obligent à respecter un délai de bienséance avant d'évoquer de quelconques sujets de tractations tout à fait hypothétiques.

Mme RICHARD, *revenant de la maison avec une bouteille.* — Champagne ! Ah ! Mes trésors ! Ça y est, on va enfin l'avoir notre piscine !

M. RICHARD, *capitulant*. — Okay. Le délai de bienséance est passé.

VICTOR. — Wesh. C'est bien ce qu'on disait ! Et quand est-ce qu'on lui pique sa baraque à la voisine ?

M. RICHARD. — Du calme, du calme, on ne pique rien à personne. Ça ne se passe pas comme ça. Avec ta mère nous finalisons le dossier.

Mme RICHARD. — Tu as déjà tout anticipé, amour.

M. RICHARD. — J'ai bien avancé en effet. Techniquement tout est prêt. Il ne reste plus qu'à valider avec la mairie.

VICTOR. — La mairie ? C'est pas les notaires qui gèrent ça ?

M. RICHARD. — Pour une fois, tu as raison. Sauf que Mme Lalouette n'avait aucune famille. Ni frères, ni sœurs. Aucun héritier jusqu'au 6ème degré.

Mme RICHARD. — Nous sommes dans un cas de déshérence. C'est donc la ville qui va se charger du bien. Et comme ton père et moi sommes proches des élus...

VICTOR. — Ouep, ça sert les relations.

M. RICHARD. — Prends en de la graine Victor. Quand tu avanceras dans la vie active, tu devras te constituer un solide réseau. C'est une arme indispensable dans le monde actuel.

Mme RICHARD, *trinquant*. — À notre nouvelle acquisition !

M. RICHARD. — À notre nouvelle ascension dans l'échelle sociale !

Mme RICHARD. — Et professionnelle !

M. RICHARD. — Et professionnelle, bien entendu.

VICTOR. — Qu'est-ce que ça à voir avec le boulot ? Une plus grande maison, un plus grand jardin, une piscine. Tu bosses chez Total, Pa.

M. RICHARD. — Je suis directeur des ventes d'un des plus grands groupes sur le marché mondial de l'énergie.

VICTOR. — Ouais voilà, l'énergie, c'est ce que je voulais dire.

Mme RICHARD. — Et il se trouve que ton père a une opportunité unique d'accéder au poste de vice-président. Mais pour cela, il doit afficher une ambition exemplaire auprès de ses supérieurs.

M. RICHARD. — Je les ai donc conviés à une somptueuse "garden party" chez nous le mois prochain. Ils sont dores et déjà impatients de découvrir la vaste propriété de leur futur collaborateur.

Mme RICHARD. — Tu comprends à présent, mon chéri, pourquoi ce projet de racheter la maison de Mme Lalouette est si important pour nous.

VICTOR. — Ouais enfin tout ça me dégoûte un peu. Les beaux discours humanoïdes par devant...

M. RICHARD. — Humanistes, humanistes.

VICTOR. — Voilà. Et puis par derrière...

M. RICHARD. — Alors, les leçons de la progéniture qui a le cerveau ramolli par les écrans vidéos... ! Tu ferais mieux de sortir ! Découvrir le monde. Aller draguer les filles, tiens. Tu sais, moi à ton âge...

Mme RICHARD. — Enfin, amour, ce n'est pas du tout le sujet !

VICTOR. — Wesh, non, ça m'intéresse pas les filles.

Mme RICHARD. — Tu vois. *(Pause.)* Ou alors les garçons ? Tu sais nous n'en avons pas l'air, mais nous sommes très ouverts sur le sujet...

VICTOR. — Nan, les garçons non plus.

M. RICHARD. — Ah bon ? Mais alors c'est quoi ton truc ?

VICTOR. — (...)

M. RICHARD. — Hein Victor, c'est quoi ?

VICTOR. — C'est dead. Vous comprendriez pas.

*Il rentre à la maison, le nez toujours sur son téléphone. M. et Mme Richard restent seuls, face public.*

M. RICHARD. — Victor a une sœur aînée Juliette.

Mme RICHARD. — Juliette ne vit plus avec nous. Elle a trouvé sa voie. Après de brillantes études, nous lui avons proposé de partir en mission humanitaire dans les pays défavorisés.

M. RICHARD. — Victor est très différent de sa sœur Juliette.

Mme RICHARD. — Très. Nous leur avons pourtant donné la même éducation.

M. RICHARD. — Force est de constater que le résultat est un peu décevant concernant Victor.

Mme RICHARD. — Mais on l'aime quand même.

M. RICHARD. — Oui, on l'aime quand même. Mais à son âge, il doit être en mesure de comprendre qu'il y a des priorités dans la vie.

Mme RICHARD. — Cet élargissement de notre propriété est une affaire capitale pour notre famille.

M. RICHARD. — Nous y aspirons depuis plusieurs années maintenant. Nous adorions notre voisine, mais il est vrai que sa maison et son terrain nous ont toujours fortement intéressés. Et cette fois nous sommes si proches du but !

Mme RICHARD. — Oh, cette "garden party" va marquer une évolution incommensurable dans notre

vie !

M. RICHARD. — Dès demain, nous finalisons le projet avec la mairie, mon amour. *(Changeant de ton, en direction de la maison.)* Et toi, Victor, tu as intérêt de revoir ton attitude et ton vocabulaire !

*M. et Mme Richard rentrent dans la maison.*

*Dans le jardin de Mme Lalouette, arrivent Mme Roche suivie de Gervais et Daisy Pujol.*

Mme ROCHE. — Avancez, avancez !... Alors, qu'en dites-vous ?

CHAUSSETTE. — Ben, c'est un jardin.

Mme ROCHE. — Je ne vous avais pas menti. Ce jardin est absolument... *(Cherchant un adjectif.)* dithyrambique !

CHAUSSETTE. — C'est vrai qu'il est pas mal.

DAISY. — Il est plus que pas mal, Chaussette ! Il est disthyrombique comme dit madame !

CHAUSSETTE. — Et qu'est-ce que t'y connais toi en jardin ?

DAISY. — Je m'y connais plus que toi !

CHAUSSETTE. — Sûrement pas !

Mme. PUJOL. — Sûrement que si !

CHAUSSETTE. — Je te dis non !

DAISY. — Moi je te dis que si !

CHAUSSETTE. — Ouais bon c'est vrai qu'il est sympa. Il est... comme vous dites. Mais où est-ce que je vais planter le barbeuc ?

Mme ROCHE. — Mais où vous voulez. Vous êtes chez vous, M. Poujol.

CHAUSSETTE. — Pujol, avec un "u" ! M. et Mme Pujol ! C'est vrai qu'on est chez nous, Biscuit !

DAISY. — Ça va nous changer de notre caravane pourrie. Je vais enfin avoir la vie de star que je mérite.

Mme ROCHE. — C'est une très belle propriété effectivement.

CHAUSSETTE. — Et là, c'est chez qui ?

Mme ROCHE. — M. et Mme Richard. Une famille grandement estimée dans la région. Vous apprendrez vite à les connaître, ils sont tellement... affriolants.

DAISY. — En tout cas, leur jardin est encore plus disthyrombique que le nôtre... Tout est en ligne. Y a rien qui dépasse.

CHAUSSETTE. — On dirait du plastoc.

Mme ROCHE. — Mme Lalouette ne vous a jamais parlé d'eux ?

CHAUSSETTE. — Mme qui ?

Mme ROCHE. — Vous êtes bien parents avec la

défunte ?

DAISY. — La quoi ?

Mme ROCHE. — Mme Jacqueline Lalouette vient hélas de décéder, vous en avez été informés ? C'est pour cette raison que vous êtes ici, n'est-ce pas ? C'est ce qu'on m'a dit à l'étude. Nous avons dû traiter directement avec la Mairie.

DAISY. — Je te l'avais dit, Chaussette, que c'était une histoire de vieille qu'était morte. C'est ce que j'avais lu sur le courrier.

CHAUSSETTE, *à Mme Roche*. — Je comprends jamais rien à la paperasse. C'est Biscuit qui s'occupe de ça. Elle m'a dit qu'on serait cousins éloignés avec une vieille chouette...

Mme ROCHE. — Mme Lalouette, exactement.

CHAUSSETTE. — Et que c'est comme ça qu'on aurait gagné cette maison.

DAISY. — On l'a pas gagnée, elle nous revient en droit.

CHAUSSETTE. — Ouais, ben c'est comme si on l'avait gagnée.

DAISY. — Toi il faut toujours que tu gagnes des trucs... Va t'occuper de ta caravane plutôt. Je suis sûre que tu l'as même pas fermée à clé.

CHAUSSETTE. — Elle ferme plus, tu sais bien. Et y'a rien à piquer de toute façon.

DAISY. — Y'a toute ma vie dedans !

CHAUSSETTE. — C'est bien ce que je dis, y a rien de précieux !

Mme ROCHE. — Et vous comptez emménager quand ?

CHAUSSETTE. — Le plus tôt possible. On commençait justement à se sentir à l'étroit depuis quelques années.

Mme ROCHE. — Eh bien, c'est parfait. Si vous le voulez, on se rejoint à l'étude de Maître Leca dans quelques minutes pour finaliser la signature.

DAISY. — Avec plaisir madame.

Mme ROCHE. — Je vous en prie, partez devant avec votre véhicule. Je ferme la maison. Je vous rattraperai.

CHAUSSETTE. — À toute suite, chère madame...

DAISY. — À toute suite, maîtresse...

*En sortant...*

CHAUSSETTE. — Pourquoi tu l'appelles maîtresse ?

DAISY. — C'est comme ça avec les notaires. C'est les études. Ils sont tous maîtres ou maîtresses. Toi t'y connais rien.

CHAUSSETTE. — Non, toi t'y connais rien !

DAISY. — Non c'est toi !

CHAUSSETTE. — En tout cas, je sais qu'on a gagné une maison !

*Les Pujol sont sortis. Mme Roche se retrouve seule.*

*M. Richard revient avec un mètre à la main.*

M. RICHARD, *parlant vers sa maison*. — Je t'assure qu'une piscine de 8 mètres par 4 ça passe largement ! (*Il se retrouve nez-à-nez avec Mme Roche.)* Qu'est-ce que vous faîtes là ? Qui êtes-vous ?

Mme ROCHE. — Mme Roche. Étude de maître Leca.

M. RICHARD. — Maître Leca ?

Mme ROCHE. — L'étude notariale à l'ouest de la ville.

M. RICHARD. — Un notaire ?! Mais vous n'avez aucun scrupule ! Une pauvre femme décède il y a 48 heures, et aussitôt vous vous précipitez sur le bien comme des vautours !

Mme ROCHE. — Non, vous n'y êtes pas...

M. RICHARD. — Permettez-moi de vous dire, puisque vous semblez avoir un train de retard, que notre regrettée voisine était seule et abandonnée. Elle n'avait aucune famille...

Mme ROCHE. — Oui c'est que l'on croyait encore avant-hier... Mais nous avons retrouvé des descendants.

M. RICHARD. — Et sa maison va donc être gérée par la municipalité. Alors vous n'avez rien à faire là !... *(Réalisant.)* Qu'est-ce que vous avez dit ?

Mme RICHARD, *arrivant*. — Alors, ces mesures, amour ?... Bonjour madame.

Mme ROCHE. — Je peux donc vous annoncer dès maintenant la grande nouvelle... Vous allez avoir de nouveaux voisins !

Mme RICHARD. — Quoi ?

Mme ROCHE. — M. et Mme Pujol emménagent dans quelques jours dans leur nouvelle maison !

M. RICHARD. — Qui ? Comment ? D'où-ça ?!...

Mme ROCHE. — Je compte sur vous pour leur réserver un accueil des plus chaleureux !

M. RICHARD. — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Et notre piscine ? Et ma garden party ?!

*Noir.*

## 2

## Première approche

*Quelques jours plus tard, en après-midi.*

*Daisy Pujol est sur un transat. Elle lit un magazine people. Sur le côté, le barbecue a déjà trouvé sa place.*

DAISY, *appelant*. — Chaussette !... Chaussette !... Qu'est-ce qu'il fout encore ce bon-à-rien !... Chaussette !

CHAUSSETTE, *off*. — Quoi ?

DAISY. — Tu savais qu'Audrey Fleurot avait choisi elle-même son partenaire pour jouer Karadec dans la série ?

CHAUSSETTE, *off*. — Qu'est-ce que tu racontes ?

DAISY. — La série HPI. C'est Morgane qui a choisi Karadec. Moi quand je serai célèbre, je choisirai aussi mes partenaires. *(Un temps.)* Et ses cheveux c'est sa vrai couleur, je te ferai dire !... *(Pour elle.)* Comme moi ! *(Un temps.)* Chaussette !

CHAUSSETTE, *off*. — Quoi ?

DAISY. — Tu trouves qu'on a les mêmes cheveux toutes les deux ? *(Pas de réponse.)* Hein !

CHAUSSETTE, *off*. — Je travaille !

DAISY. — N'importe quoi ! T'es un gros mytho ! Je suis sûre que t'es sur le canap' à faire des jeux télé sur ton tél !... *(Pause.)* Chaussette !

*Chaussette arrive.*

CHAUSSETTE, *le nez sur son téléphone.* — Qu'est ce que tu me veux encore ?

DAISY. — Y a ton barbeuc qui prend feu.

CHAUSSETTE. — Je l'ai même pas allumé.

DAISY. — Tu veux que je te récite mon texte pour l'audition ?

CHAUSSETTE. — Tu vois bien que je suis occupé.

DAISY. — Tu veux jamais me faire réciter mon rôle.

CHAUSSETTE. — Je fais pas des trucs de saltimbanques. J'ai des occupations sérieuses, moi. *(Toujours sur son tél.)* Tiens ! Je viens encore de gagner un jambon !

DAISY. — C'était quel jeu ?

CHAUSSETTE. — Un machin sur *France télévision*.

DAISY. — C'est nul *France télévision*, y a même pas de séries avec Audrey Fleurot.

CHAUSSETTE. — N'empêche que j'ai encore gagné. Avec les douze boîtes de p'tits pois d'hier, on va se "sustenter" pendant des semaines. Heureusement

que je suis là pour faire bouillir la marmite.

DAISY. — Tu veux plus que je pique du poisson au boulot.

CHAUSSETTE. — J'aime pas les crustacés. J'aime que les sardines. C'est ce qui crépite le mieux sur le gril. Et avec tout ce que je gagne, c'est pas la peine de risquer ta peau.

DAISY. — Faudra pas te plaindre quand je bosserai plus au supermarché.

CHAUSSETTE. — Et pourquoi que t'arrêterais le supermarché ? Pour lancer ta carrière au cinéma ?

DAISY. — Je vais devenir la nouvelle Audrey Fleurot. C'est pour ça que je prends des cours de théâtre le jeudi soir.

CHAUSSETTE. — Ouais, et ben continue ! Au moins, je suis tranquille ce soir là !

DAISY. — Et quand je serai une star, je divorcerai, et je me mettrai en couple avec un genre "Brad Pitt".

CHAUSSETTE. — Pourquoi un Brad Pitt ? T'es déjà avec un Georges Clooney !... En attendant, t'as vu où on crèche maintenant grâce à moi ?

DAISY. — N'importe quoi, c'est grâce à moi qu'on est là !

CHAUSSETTE. — Non c'est grâce à moi !

DAISY. — C'est moi qui ai lu le papier !

CHAUSSETTE. — Ouais mais il était pour moi !

DAISY. — Tu m'écoeures. Je vais devant mon miroir, travailler mon jeu d'actrice.

*Elle sort.*

CHAUSSETTE. — T'as raison Deneuve, moi je vais lancer le barbeuc pour arroser notre nouvelle baraque !

*M. et Mme Richard arrivent mielleusement par le jardin. Victor les accompagne, habillé en boy-scout contre son gré.*

Mme RICHARD. — Veuillez nous excusez, très cher monsieur. Nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous présenter.

CHAUSSETTE. — Hop hop hop ! Reculez étrangers ! Vous êtes chez moi !

M. RICHARD. — Pardon ?

CHAUSSETTE. — J'ai dit vous êtes chez moi !... Et chez moi, y a pas d'"excusez-nous cher monsieur"... On dit "Salut Chaussette comment que tu vas !"

Mme RICHARD. — Mais bien sûr. Evidemment. C'est ce que nous voulions dire. Bonjour M. Chaussette, comment allez-vous ? Nous sommes vos voisins, M. et Mme Richard.

CHAUSSETTE. — J'ai entendu parler de vous. Et le p'tiot, c'est qui ?

M. RICHARD. — Victor, notre fils. Dis bonjour au

monsieur, Victor !

VICTOR. — Bonjour Monsieur Chaussette.

CHAUSSETTE. — Chaussette tout court. Salut fiston. Alors t'es toujours dans les jupes de maman ? T'as pas encore de copine ?

VICTOR. — Pas encore, monsieur.

CHAUSSETTE. — T'as raison, recule le plus possible. Tu vas voir ce qui t'attend, après !

Mme RICHARD. — En gage de bon voisinage, nous vous avons apporté un cadeau de bienvenue. *(Elle lui tend un paquet.)*

CHAUSSETTE. — Fallait pas. C'est trop de gentillesse. *(Appelant.)* Biscuit !

Mme RICHARD. — Non, M. Chaussette, ce n'est pas une pâtisserie.

CHAUSSETTE. — Hein ? Ah ouais, je m'en serais douté. Pas de problème. *(Appelant.)* Biscuit !

M. RICHARD. — Mon épouse vous l'a dit, ce n'est pas un gâteau. Ouvrez.

CHAUSSETTE. — Je préfère attendre ma chère et tendre.

Mme RICHARD. — Mais bien entendu. Nous serions ravi de faire la connaissance de votre épouse.

CHAUSSETTE. — Préparez-vous, voilà la star !

DAISY, *arrivant.* — Qu'est-ce que t'as à beugler comme un putois ? Tu vas ameuter tout le voisinage !

CHAUSSETTE. — Justement, le voisinage est là avec un paquet.

Mme RICHARD. — Dis bonjour à Mme Chaussette, Victor !

*Musique. Coup de foudre. Le fils Richard flashe sur la voisine.*

DAISY. — Appelez-moi Daisy. Daisy Pujol. Je suis actrice.

VICTOR, *avec des étoiles dans les yeux*. — Je Kiffe !!

M. RICHARD. — Victor ! Un peu de tenue devant nos "nouveaux meilleurs voisins".

Mme RICHARD. — Comme nous le disions à votre mari, nous sommes venus vous souhaiter la bienvenue.

CHAUSSETTE. — Ils nous ont apporté un cadeau.

DAISY. — C'est quoi ?

CHAUSSETTE. — Comment tu veux que je le sache ?

M. RICHARD. — Ouvrez-le, je vous en prie.

*Les Pujol ouvrent le paquet.*

CHAUSSETTE. — C'est quoi ce machin ?

DAISY. — C'est des oignons ?

CHAUSSETTE. — T'y connais rien. Ce serait plutôt de l'échalote.

DAISY. — Non, c'est des oignons.

CHAUSSETTE. — Je te dis que c'est de l'échalote !

Mme RICHARD. — En réalité c'est de l'ail. Une botte d'ail.

CHAUSSETTE. — Ben... merci beaucoup.

DAISY. — C'est la première fois qu'on reçoit un cadeau d'ail.

M. RICHARD. — Vous savez, l'ail est une denrée précieuse. Et excellente pour la santé.

Mme RICHARD. — Sans compter qu'il peut être très utile pour le jardin. On le plante au pied des arbres pour obtenir de meilleurs fruits.

CHAUSSETTE. — Nous on a rien prévu pour vous. Je peux aller vous chercher une bière ? Ou vous mettre une sardine sur la braise ?

Mme RICHARD. — Sans façon. Je vous remercie.

M. RICHARD. — Et si vous veniez prendre l'apéritif chez nous ce soir ? Nous aurions tout le loisir de discuter et faire plus ample connaissance...

CHAUSSETTE. — On fait quelque chose, ce soir, Biscuit ?

DAISY. — Tu sais bien que j'ai un agenda très chargé. Mais je crois que je vais pouvoir me libérer.

Mme RICHARD. — Vers 19h, ça vous va ?

M. et DAISY. — Extra !

Mme RICHARD. — Alors à tout à l'heure, chers voisins !

*Il s'éloignent.*

M. RICHARD. — Victor, dis au revoir à Mme Pujol !

VICTOR. — Je Kiffe !!

*Noir.*

*Le soir.*

*Père Hervé est seul dans le jardin des Richard en tenue de prêtre, avec bottes et tablier de jardinage.*

PÈRE HERVÉ, *au public*. — Quelle famille merveilleuse ! M. et Mme Richard sont des membres très actifs et très appréciés de notre paroisse ainsi que leurs enfants et Yvonne. Ils sont d'une générosité exemplaire. Quand je leur ai parlé de mes difficultés financières, ils m'ont immédiatement proposé de venir tondre leur pelouse. *(Avec son accent de jardinier.)* J'n'avais pô réalisé sur l'moment que je devrais la tâiller méticuleusement aux ciseaux, mais... *(Sans accent.)* Ils sont tellement amoureux de leur jardin... J'avais également une opportunité de travailler avec ma

sœur à la boutique d'horlogerie, mais je ne sais pas faire l'accent suisse !

*Mme Richard arrive.*

PÈRE HERVÉ. — J'vins tout juste d'finir la tâille m'dame Richard ! Ceux-là sont repartis pour trois-quatre lunes ! Et avec un peu de chance, ceux-là r'fleuriront après les saints de glace.

Mme RICHARD. — Vous êtes un artiste, Père Hervé. Grâce à vous, nous avons le plus beau jardin de la ville.

PÈRE HERVÉ, *apercevant les verres sur une table*. — Y a un p'tit goûter qui se prépare, m'dame Richard ?

Mme RICHARD. — Oui justement, j'aurais une requête à ce sujet.

PÈRE HERVÉ. — Tout ce que vous voulez m'dame !

Mme RICHARD. — Non, vous pouvez laisser tomber l'accent.

PÈRE HERVÉ. — Tout dépend. C't'au jardinier que vous voulez causer ou au pasteur ?

Mme RICHARD. — Au pasteur, au pasteur.

PÈRE HERVÉ, *sans accent*. — Dans ce cas, je vous écoute mon enfant.

Mme RICHARD. — Nous allons recevoir d'ici quelques minutes M. et Mme Pujol, de nouveaux amis que nous ne connaissons pas encore très bien. Personne dans le quartier ne sait d'où ils arrivent, mais

peut-être que le père Hervé les a déjà entendus à confesse ? Si vous voyez ce que je veux dire...

PÈRE HERVÉ. — Vous me demandez de trahir le secret de la confession ?

Mme RICHARD. — Non, le mot trahison me paraît exagéré. Ce serait plutôt comme “colporter” la bonne parole.

PÈRE HERVÉ. — Hélas ! Je ne pourrais rien faire, mon enfant.

Mme RICHARD. — On se connait depuis si longtemps, mon père.

PÈRE HERVÉ. — Je suis désolé.

Mme RICHARD. — Vous faites partie de la famille.

PÈRE HERVÉ. — Non vraiment. *(Pause.)* Par contre vous pouvez peut-être demander à votre jardinier. Lui il est plutôt bavard comme garçon !

Mme RICHARD. — Mais oui, mais oui ! C’est ça ! Qu’est-ce que notre jardinier a entendu à propos de ces nouveaux venus ?

PÈRE HERVÉ, *reprenant son accent et réfléchissant*. — Ben... j’ai jamais entendu parler d’ces oiseaux-là !

Mme RICHARD. — Quoi ?

PÈRE HERVÉ. — Ben non, j’ai beau me souvenir... j’vois pas...

Mme RICHARD. — Vous êtes sûr ?

*Les Pujol arrivent par le jardin.*

CHAUSSETTE. — Salut la compagnie !

DAISY. — Nous voilà !

Mme RICHARD. — Bonsoir chers voisins !

PÈRE HERVÉ, *toujours dans sa conversation avec Mme Richard*. — Non j'vois pas... Comment qu'vous avez dit qu'ils s'appelaient ?

Mme RICHARD. — Aucune importance. Père Hervé, permettez-moi de vous présenter nos nouveaux voisins - et futurs meilleurs amis, j'en suis sûre. *(Vers la maison.)* Stéphane, mon amour ? Nos invités sont arrivés.

PÈRE HERVÉ. — Père Hervé, enchanté.

DAISY. — Enchanté monsieur le curé, Moi c'est Daisy, et lui c'est Chaussette.

CHAUSSETTE. — M. et Mme Pujol, quoi !

PÈRE HERVÉ, *se souvenant.* — Voilà ! C'est ça ! C'est c'te nom que vous m'aviez parlé t'à l'heure m'dame Richard !

Mme RICHARD. — Mais non, mais non.

PÈRE HERVÉ. — Mais si ! Vouliez savoir c'que j'pensais de M. et Mme Pujol !

DAISY. — On est déjà connus alors ?...

Mme RICHARD. — Ne faîtes pas attention. C'est notre

jardinier.

CHAUSSETTE. — Ça paraît pas évident au premier coup d'œil.

M. RICHARD, *arrivant.* — Bonsoir les amis ! Quel plaisir de vous revoir !... Mme Pujol.

DAISY. — Daisy.

M. RICHARD. — M. Pujol. "Chaussette". Je vous présente le père Hervé.

PÈRE HERVÉ, *sans accent.* — Nous venons de faire connaissance. Quelle joie de rencontrer de nouveaux paroissiens.

M. RICHARD. — Père Hervé nous apporte son concours pour l'entretien du jardin. Mon épouse a planté des essences de fleurs si rares et si fragiles qu'elles nécessitent une attention quotidienne.

PÈRE HERVÉ. — C'est vrai qu'c'est si biau quand tout est d'équerre !

M. RICHARD. — Par exemple, ces fleurs violettes qui bordent notre terrain sont des Phlox Carolina. Typiques des plus beaux jardins anglais.

Mme RICHARD. — Stéphane nous les a offertes pour notre 20ème anniversaire de mariage. Des Phlox Carolina, en référence à mon prénom. Ce sont les fleurs les plus chères à mes yeux.

CHAUSSETTE. — C'est comme des pâquerettes en couleur, quoi !

DAISY. — Tais-toi, t'y connais rien. C'est des fleurs anglaises. Hein monsieur le jardinier ?

PÈRE HERVÉ. — Ça, c't'une affirmation. J'suis catégorique Mme Pujol.

DAISY, *à Chaussette*. — Tu vois !

Mme RICHARD. — Il commence à se faire tard. Merci père Hervé d'être passé ce soir.

PÈRE HERVÉ. — Et l'prunier ?

Mme RICHARD. — Quoi, le prunier ?

PÈRE HERVÉ. — J'ai pas encore eu l'temps d'le délester !

Mme RICHARD. — On s'en occupera un autre jour. Et je vous ai déjà expliqué qu'on ne disait pas des prunes, mais des quetsches. *(Aux Pujol.)* Cet arbre nous donne une variété de fruits délicieusement particulière. *(Au père Hervé.)* Allez, père Hervé, vous avez d'autres obligations qui vous attendent !

PÈRE HERVÉ, *sans accent.* — Oui, il va être l'heure de ma messe.

DAISY. — Excusez-moi, mais vous êtes jardinier ou curé ?

PÈRE HERVÉ. — Un peu les deux, mon enfant.

DAISY. — Parce que moi, les églises je connais pas trop. Par contre si vous pouviez me dire comment avoir un aussi magnifique jardin que messieurs-dame ce serait pas de refus !

Mme RICHARD. — Ah ça, ce sont nos petits secrets.

CHAUSSETTE. — Vous pourriez pas jeter un coup d'œil ? Pour faire plaisir à ma douce !

PÈRE HERVÉ. — Ben ça serait avec grand plaisir. Pourquoi pas voir ça dès d'main ?

CHAUSSETTE. — Ouais. Par contre, niveau fortune, on va avoir un petit problème. Vu que j'suis depuis un certain temps en restructuration professionnelle comme on dit.

PÈRE HERVÉ. — Vous en faites pas, m'sieur Pujol, y'aura pas d'histoire de gros sous entre nous. Une petite binouse pendant la pause, et on s'ra quitte !

M. RICHARD. — Enfin père Hervé ! Par souci d'équité, vous devez monnayer votre travail. Je vous paie assez cher pour entretenir notre jardin !

PÈRE HERVÉ. — J'pressens que nos nouveaux riverains sont un peu ric-rac en fin de mois !

CHAUSSETTE. — Voilà, on s'est compris.

M. RICHARD. — Alors c'est à la tête du client ?!

PÈRE HERVÉ, *sans accent.* — Et oui, M. Richard, c'est comme ça dans le métier de jardinier.

M. RICHARD. — Allez ! Filez ! Vous allez rater votre angelus.

DAISY. — À demain monsieur le curé !

PÈRE HERVÉ. — À demain mes fidèles !... Et que la

paix s'installe pour longtemps entre vous !

*Il sort.*

Mme RICHARD. — Asseyez-vous, je vous en prie.

DAISY, *à Chaussette*. — T'as le p'tit cadeau ?

CHAUSSETTE. — Tu me prends pour qui ? *(Aux Pujol.)* Tenez, ça c'est pour la bienvenue. *(Il leur tend un paquet de jambon sous vide.)*

DAISY, *à Chaussette*. — T'as même pas fait d'emballage ?! Mais t'es vraiment un ringard !

CHAUSSETTE. — Pourquoi faire ? Il est déjà sous vide.

M. RICHARD. — Ah oui, c'est...

CHAUSSETTE. — C'est du jambon. Je gagne plein de trucs à la télé. Après il m'en reste dans le frigo.

Mme RICHARD. — Merci beaucoup. On ne va peut-être pas l'ouvrir tout de suite... J'ai préparé des toasts au saumon.

M. RICHARD. — Et puis ça sent très fort, non ?

DAISY. — Pourtant il n'est pas ouvert. C'est peut être nous ?

CHAUSSETTE. — On a dû abuser sur la parfumerie.

DAISY. — Tu vois Chaussette, je t'avais dit que c'était seulement pour manger.

Mme RICHARD, *sentant de plus près les Pujol.* — Vous vous êtes parfumés avec l'ail qu'on vous a offert ?

CHAUSSETTE. — Il paraîtrait que c'est bon pour la santé !

M. RICHARD. — Prenez une chaise, je vous en prie. *(Les Pujol s'assoient.)* Daisy, je vous sers une coupe de champagne ?

DAISY. — Volontiers, M. Richard.

M. RICHARD. — Appelez-moi Stéphane... Tenez !... Chaussette ?

CHAUSSETTE. — C'est du brut ?

M. RICHARD. — Tout ce qu'il y a de plus brut. Voilà. *(Il sert tout le monde.)* Eh bien à cette belle rencontre !

Mme RICHARD. — Oui, à cette belle rencontre. M. Pujol, puis-je vous poser une question indiscrète ? D'où vous vient le prénom de Chaussette ? D'une aventure pittoresque et pleine d'émotions, j'imagine ?

CHAUSSETTE. — Je crois que c'est beaucoup plus simple.

DAISY. — C'est juste qu'il peut pas s'empêcher de porter des chaussettes dans ses claquettes.

M. RICHARD. — Effectivement c'est plus simple.

CHAUSSETTE. — Et le fiston, il est de sortie ?

M. RICHARD. — Oui, nous n'allons pas lui infliger une

réunion entre adultes. Il a des examens à préparer...

VICTOR, *débarquant habillé en lover*. — Salut tout le monde. Hello Daisy. Alors, comment tu trouves ma piaule ?

M. RICHARD. — Non mais ça va pas !! Tu vas me faire le plaisir de retourner tout de suite à tes jeux vidéos ! Excusez-le...

DAISY. — Y a pas de mal. Il faut que je m'habitue le plus tôt possible au débordement des fans. Je suis déjà assaillie de messages sur mon instagram !

VICTOR. — Heu... Je peux rester avec vous, Pa ?

CHAUSSETTE. — Ouais fiston, reste donc. On va faire connaissance...

Mme RICHARD. — Assieds-toi là, et ne nous dérange pas ! *(Aux Pujol.)* Et vous, vous avez des enfants ?

CHAUSSETTE. — Plus ou moins...

Mme RICHARD. — Comment ça ? Ils n'habitent plus avec vous ?

DAISY. — On a une fille, mais on préfère pas en parler.

CHAUSSETTE. — Ouais, ça reste un sujet sensible...

Mme RICHARD, *regardant Victor.* — Les enfants, c'est souvent un sujet sensible ! *(Reprenant la conversation.)* Victor a une sœur aînée, Juliette. Elle est en ce moment en mission humanitaire pour une année. Aux Seychelles.

VICTOR. — Y a pire comme destination.

Mme RICHARD. — Elle a beaucoup de mérite. Elle n'a pas eu un départ facile dans la vie. Nous l'avons accueillie à 3 ans dans notre famille.

DAISY. — Vous êtes famille d'accueil ?

Mme RICHARD. — Oui. Vous connaissez ?

DAISY. — Y a un épisode de HPI qui en parle. HPI, la série avec Audrey Fleurot.

Mme RICHARD. — Nous n'avons jamais regardé, mais ça doit être passionnant.

CHAUSSETTE, *amer*. — Ouais, c'est passionnant.

M. RICHARD. — Toujours est-il que nous avons recueilli Juliette toute petite, puis nous l'avons adoptée à sa majorité. Voilà, en quelques minutes, vous connaissez déjà toute notre famille !

*Yvonne arrive en robe de chambre.*

CHAUSSETTE. — Et l'ancienne, c'est qui ?

Mme RICHARD. — Maman, mais qu'est-ce que tu fais là ?

YVONNE. — C'est l'heure du petit déjeuner ?

Mme RICHARD. — Non, on est le soir, maman.

YVONNE. — Je veux bien mon bol de chicorée. Avec de la confiture de prunes.

M. RICHARD. — C'est l'heure du dîner, mère.

Mme RICHARD. — Et ce ne sont pas des prunes, ce sont des quetsches.

YVONNE. — C'est quand-même des prunes... Et c'est qui ceux-là ? On dirait des clodos.

M. RICHARD. — On est désolés. Yvonne est la maman de Caroline. Elle a parfois des "absences". N'est-ce pas, mère ?

YVONNE. — Je vais très bien ! Et j'ai la dalle ! Où est ma chicorée ?

Mme RICHARD. — Victor, raccompagne ta grand-mère à la maison.

VICTOR. — Toujours les mêmes !... Allez viens, Mamie, on va regarder télé-matin ! À plus tard, Daisy !

*Victor raccompagne Yvonne.*

M. RICHARD. — Bon, on parle, on parle... mais vous ? on aimerait en savoir un peu plus sur vous ! Alors comme ça, vous êtes actrice ? Dans quel film vous a t'on vu ?

DAISY. — Pour le moment, je passe des auditions.

Mme RICHARD. — Vous êtes intermittente du spectacle ?

DAISY. — Non je bosse à temps plein. Je suis poissonnière au supermarché. J'en profite pour travailler ma voix. Et le jeudi soir je vais au cours de

Théâtre. On potasse Tchekhov, Shakespeare, Beckett.

Mme RICHARD. — Des rôles magnifiques ! Je me souviens avoir joué Cyrano de Bergerac au collège... Roxane, vous connaissez ?

DAISY. — Roxane c'est la pire ennemie d'Audrey Fleurot dans HPI. Et moi celle que j'aime c'est Audrey. Un jour elle pourra plus jouer. Il faudra bien quelqu'un pour reprendre le rôle.

Mme RICHARD. — Et oui, bien sûr...

M. RICHARD. — Mais comment se fait-il que nous ne nous soyons jamais croisés ? Depuis quand êtes-vous arrivés dans notre quartier ? Vous êtes parents avec la défunte, j'imagine ?

CHAUSSETTE. — Ah ouais, encore la défunte...

DAISY. — Oui, la dame qui habitait ici ?...

M. RICHARD. — Mme Lalouette. Jacqueline. Notre voisine depuis tant d'années.

DAISY. — Oui, Jacqueline.

CHAUSSETTE. — Jacquotte, comme on disait !

M. RICHARD. — Paix à son âme.

DAISY. — Nous n'avons pas eu le temps de lui dire au revoir.

M. RICHARD. — De là où elle est, elle veillera sur nous.

*Petit regard des Richard vers le nichoir. Les Pujol ne savent pas ou regarder.*

Mme RICHARD. — Et où habitiez-vous avant de venir par ici.

DAISY. — Un peu partout...

CHAUSSETTE. — On a pas mal bourlingué ! Mais là je sens qu'on va se poser pour un bout de temps. On risque de prendre racine, hein Biscuit ?

DAISY. — Oui cette maison est tellement grande. On s'y sent tout de suite chez nous. Et avec des voisins sympas comme vous !

M. RICHARD. — Oui bien sûr, nous sommes ravis également...

Mme RICHARD. — Oui, ravis, vraiment.

M. RICHARD. — Nous avions tellement peur que personne ne veuille plus jamais habiter cette maison...

Mme RICHARD. — Vous avez beaucoup de courage, c'est tout à votre honneur.

DAISY. — Faut pas exagérer. C'est quand même pas si terrible. Tout le monde finit par mourir un jour.

CHAUSSETTE. — Ouais, on essaie de pas trop penser à la vieille. Je veux dire à Jacquotte.

Mme RICHARD. — Je comprends, mais nous ne parlions pas de ça ! N'est-ce pas Stéphane ?

M. RICHARD. — Eh oui, Caroline. Je vois où tu veux en venir. En même temps, est-ce à nous de leur en parler ?

Mme RICHARD. — Il vaut mieux qu'ils l'apprennent le plus tôt possible.

M. RICHARD. — Tu as raison, amour.

CHAUSSETTE. — Qu'est-ce qui se trame ? Y a un problème avec cette bicoque ?

M. RICHARD. — Eh bien voilà. Je vais essayer de vous le dire avec un maximum de délicatesse, mais la vérité c'est que : Cette maison est construite sur une faille sismique !

Mme RICHARD. — Et une autoroute va bientôt passer juste devant vos fenêtres !

M. RICHARD. — Elle attire la foudre comme un aimant !

Mme RICHARD. — Et en plus elle est hantée !

M. et Mme RICHARD, *ensemble, avec le sourire.* — Il fallait que vous le sachiez !

*Pause.*

CHAUSSETTE. — Tu vois, je t'avais dit qu'on allait vite regretter la caravane !

DAISY. — Je regretterai jamais ton épave ! Tant que j'ai pas vu de fantôme, je croirai pas ces salades !

CHAUSSETTE. — T'as raison, Biscuit ! Et pour la

foudre et les tremblements de terre, y a bien des gadgets que j'ai gagnés qui feront l'affaire.

M. RICHARD. — Des gadgets ? Quels gadgets ?

DAISY. — Chaussette gagne des tas de trucs inutiles au jeu. C'est le champion pour ça.

CHAUSSETTE. — Ouais, la semaine dernière j'ai encore reçu un robot tondeuse en forme de panda !

Mme RICHARD. — Et contre le bruit de l'autoroute ?! Ça risque d'être un vrai calvaire !

CHAUSSETTE. — On va faire pas mal de boucan nous aussi !

M. RICHARD. — Comment ça, pas mal de boucan ?

CHAUSSETTE. — Ben... il se trouve qu'on n'est pas tous les jours tout seuls !

Mme RICHARD. — Vous avez des animaux ?

M. RICHARD. — Un énorme chien ?!

CHAUSSETTE. — Des animaux ? Plutôt crever ! Hein Biscuit ?

DAISY. — On supporte pas les animaux ! Surtout ceux qui aboient !

CHAUSSETTE. — Le seul animal qu'on tolère, c'est notre petite Pamela.

M. RICHARD. — Pamela ?

DAISY. — Une fouine. On l'a trouvée dans le moteur de notre camping-car l'année dernière, et on l'a adoptée nous aussi.

Mme RICHARD. — Ça pousse pas de cris, une fouine ?

CHAUSSETTE. — Non, elle est tout en discrétion !

M. RICHARD. — Parfait, mais alors c'est quoi le boucan dont vous parlez ?

Mme RICHARD. — Oui c'est quoi ?

DAISY. — Disons qu'on a des amis un peu bruyants !

Mme RICHARD. — Des amis bruyants ?

CHAUSSETTE. — Un peu, ouais ! Le Hellfest, ça vous dit quelque chose ?

M. RICHARD. — Hellfest ? Hell fest quoi ?

DAISY. — Le Hellfest, c'est le plus grand festival de métal du monde !

CHAUSSETTE. — Du hard rock à donf pendant une semaine !

M. RICHARD. — Et c'est chez vous ?

CHAUSSETTE. — Nan, mais avec la bande de copains on est comme qui dirait ultra-fan ! Alors vous risquez d'en prendre un peu plein les oreilles...

Mme RICHARD. — Du hard-Rock comme Johnny Halliday ?

CHAUSSETTE. — Quel nom vous avez dit ?! Biscuit, t'as bien entendu c'que j'ai entendu ?

DAISY. — Calme-toi Chaussette ! Ça sert à rien de s'énerver !

CHAUSSETTE. — Johnny, c'est de la merde ! Nous on écoute de la vraie musique diabolique !

M. RICHARD. — Calmez-vous Chaussette ! Caro ne voulait pas vous agresser... Nous n'écoutons que de la musique classique.

CHAUSSETTE. — J'en aurais mis ma main au feu !... Bon ben moi je prendrais bien une petite tartine de saumon. Il commence à se faire faim !

M. RICHARD. — Je vous en prie cher voisin, servez-vous.

DAISY. — La soirée ne fait que commencer ! On a encore tellement de choses à se dire !

Mme RICHARD. — Bien sûr, chère voisine. Je vous ressert du champagne ?...

*Changement de lumière.*

*Chaussette et Daisy s'adressent au public.*

DAISY. — M. et Mme Richard sont vraiment des gens extras !

CHAUSSETTE. — Ouais, vraiment extras !

DAISY. — On est resté tard chez eux, et ils nous ont mis en garde contre tous les dangers de notre nouvelle

habitation. Mais on les a rassurés.

CHAUSSETTE. — Du coup, on les a invités à un Barbeuc dans deux jours.

DAISY. — Leur fils Victor avait l'air très intéressé !

CHAUSSETTE. — Mais quand on a dit que nos copains du Hellfest seraient là, ils ont pas voulu déranger.

DAISY. — Ils se sont tout d'un coup souvenus qu'ils avaient l'enterrement d'un couple d'amis ce jour-là.

CHAUSSETTE. — Ça sera pour la prochaine, comme on dit ! De toute façon maintenant, on est pas trop loin !

*Noir.*

## 3

## Ils vont nous rendre fous

*Deux jours plus tard, l'après-midi.*

*Chaussette est à son barbecue. Daisy met son linge à sécher. M. et Mme Richard les observent sans être vus.*

Mme RICHARD. — C'est le début de l'enfer, Stéphane ! On est condamnés à ce spectacle pour les trente ans à venir !

M. RICHARD. — C'est pas possible, ma Garden Party est dans moins d'un mois !

Mme RICHARD. — Et c'est quoi cette odeur immonde ? Tu crois que ça vient de ses chaussettes ?

M. RICHARD. — Ça sentirait plutôt le poisson pourri !

CHAUSSETTE. — Les sardines au barbeuc, y a que ça de vrai ! Hein, Biscuit ?

DAISY. — Vas-y molo, on dirait un feu de forêt !

Heureusement que la fumée vient pas dans mon linge !

CHAUSSETTE. — Ouais, le vent va vers l'Est. Les Richard vont bien profiter de l'odeur.

DAISY. — Ils sont vraiment sympas ces voisins. Sauf qu'ils ont des manières un peu spéciales.

CHAUSSETTE. — Disons qu'ils ont pas notre classe, mais on va les éduquer !... En tout cas leur arbre super-fruitier il est en plein milieu, alors on va pouvoir nous aussi boulotter des prunes.

Mme RICHARD. — C'est pas des prunes, c'est des quetsches.

DAISY. — M. le curé est déjà reparti ? Depuis trois heures qu'il est là, le jardin a pas bougé d'une brindille !

CHAUSSETTE. — Il est dans la maison. J'ai pas compris ce qu'il voulait couper, mais il cherche des ciseaux. *(Père Hervé arrive de la maison des Pujol.)* Qu'est-ce que vous voulez tailler avec vos ciseaux, M. l'abbé ?

PÈRE HERVÉ. — Vous z'inquiétez pas m'sieur Pujol. J'connais mon boulot...

DAISY. — Vous avez pas pris mes ciseaux de maquillage, j'espère ?

PÈRE HERVÉ. — Il me faut les plus minis possibles ! Le gazon anglais c't'une affaire sérieuse !

*Il commence à tailler des herbes aux ciseaux. Les Richard sont toujours en observation.*

M. RICHARD. — Et le père Hervé qui va leur refaire Versailles à l'oeil ! Je le retiens, lui !

Mme RICHARD. — Tu aurais du lui interdire ! Tu es trop coulant avec lui !

M. RICHARD. — Hein ?!

Mme RICHARD. — C'est comme avec Victor. S'il manque d'ambition, c'est à son père de resserrer la vis !

M. RICHARD. — Enfin, ça n'a rien à voir ! Et si on parlait de ta mère !

Mme RICHARD. — Laisse maman en dehors de tout ça ! Elle est malade !

M. RICHARD. — Tu parles ! En tout cas pour Victor, j'ai l'impression qu'il est en train de changer. Ça va faire deux jours qu'il n'est plus enfermé dans sa chambre.

Mme RICHARD, *dubitative.* — Ah bon ? Qu'est-ce qu'il peut bien faire ?

*Sur ces dernières répliques, M. et Mme Richard rentrent dans leur maison.*

DAISY. — Vous êtes sûr de votre technique des ciseaux ?

CHAUSSETTE. — Laisse, Biscuit ! C'est sûrement une pratique de par ici. En tout cas, si vous apercevez

Paméla, dites-lui de rentrer à la maison !

PÈRE HERVÉ. — Paméla ?

DAISY. — Notre fouine. Elle est pas rentrée cette nuit. On voudrait pas qu'elle se perde.

CHAUSSETTE. — Elle doit être partie découvrir le quartier. Tu veux une sardine, Biscuit ?

DAISY. — Tu vois bien que j'ai pas fini d'accrocher mes petites culottes !... Ça vous choque pas, au moins, M. le curé ?

PÈRE HERVÉ. — Soyez tranquille pour le prêtre, j'garde un oeil sur lui ! Qu'il s'avise pas de jouer les voyeurs !

*À ces mots, Victor arrive discrètement de son côté, et se cache pour mater Mme Pujol.*

CHAUSSETTE. — Parce que même si c'est pas encore une star, ma douce a déjà tendance à attirer les regards !

DAISY. — Il me flatte, mais il veut jamais me faire travailler mon audition !

CHAUSSETTE. — J'ai pas le temps, avec tout ce que je dois faire dans la baraque.

DAISY. — Dis plutôt que tu sais pas lire !

CHAUSSETTE. — Ah ouais ? Et comment j'ferais pour gagner tous mes jeux à la télé ? D'ailleurs, M. l'abbé, j'ai gagné un robot-tondeuse si ça vous intéresse ?

PÈRE HERVÉ. — Loin de moi ces engins de malheur ! On sait jamais où qu'ils vont s'arrêter !

DAISY. — T'as mis les sardines à griller trop tôt, Chaussette. La bande est pas encore arrivée !

CHAUSSETTE. — C't'odeur, ça va les faire venir !

PÈRE HERVÉ. — Z'attendez du monde ?

CHAUSSETTE. — Quelques collègues de barbeuc pour ainsi dire !

DAISY. — Et des fortiches en musique, avec ça ! C'est pas tout à fait comme à l'église, mais quand ils s'mettent tous ensembles, ça carillonne jusqu'à l'autre bout du village !

CHAUSSETTE. — Ouais, c'est les voix de l'enfer !

PÈRE HERVÉ, *se relevant, en prêtre.* — Ce doit être délicieux.

DAISY. — Là, t'as fait une gaffe, Chaussette !

PÈRE HERVÉ. — Ne vous en faîtes pas Mme Pujol, l'écclésiastique que je suis est ouvert à toute forme de culture.

CHAUSSETTE. — J'en était sûr ! Le métal, ça parle à tout le monde !

PÈRE HERVÉ. — Tout à fait. Cependant je viens de me souvenir que j'ai promis à Mme Richard de passer avant mon office. Je vais être obligé de vous laisser.

DAISY. — Dommage M. le curé, j'suis persuadée que

vous seriez tombé amoureux de la bande.

PÈRE HERVÉ. — J'en suis convaincu.

CHAUSSETTE. — J'vous raccompagne M. l'abbé. C'est pas que j'crois pas dans votre méthode de coupe-coupe manuelle, mais j'vais quand même vous montrer mon robot en passant.

DAISY. — À bientôt, M. le curé.

PÈRE HERVÉ. — Au revoir, mon enfant. Je prierai pour votre audition.

*Père Hervé et Chaussette sortent.*

*Victor essaie de se rapprocher de Mme Pujol, toujours sans se faire voir. Il prend des photos avec son téléphone.*

DAISY, *récitant "La Mouette" de Tchekhov.* — "Je suis une mouette... Vous souvenez-vous d'avoir tué une mouette ?" Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Mouette ! "Maintenant, je ne suis plus la même. Je suis devenue une véritable actrice, je joue avec délice. Je sais maintenant, et je comprends que... je comprends que..." Je comprends que dalle, ouais ! Comment il s'appelle déjà l'autre ? C'est un nom en K. Ah oui, Kostia ! "Je comprends, Kostia..." Il peut pas s'appeler Karadec, comme dans HPI !... "Je comprends, Kostia, que dans notre métier, l'essentiel n'est ni la gloire ni l'éclat, l'essentiel, c'est de savoir endurer. Apprends à porter ta croix et garde la croyance ..." C'est un truc pour M. le curé, ça ! *(Victor est captivé. Il continue de prendre des photos.)* Audrey Fleurot, elle aurait jamais joué une

mouette ! *(Elle improvise un mélange de Tchekhov et de HPI.)* "Je suis HPI, inspecteur. Mais maintenant, je suis devenue une véritable enquêtrice ! Je comprends, Karadec, que dans notre métier, l'essentiel n'est ni la gloire ni l'éclat, l'essentiel c'est de trouver le meurtrier !" Comment ça claque, ça !

VICTOR, *sortant timidement de sa cachette, applaudissant.* — Vous êtes une vraie actrice, Mme Pujol !

DAISY. — Oh la ! Un paparazzi en culotte courte !

VICTOR. — J'ai bientôt seize ans !

DAISY. — Dans ce cas, tu peux m'appeler Daisy, mon chéri. Et pis, t'es voisin avec la star maintenant. Tu veux un autographe ?

*Les Richard reviennent en observateurs.*

M. RICHARD, *bas.* — Non, mais je rêve !

Mme RICHARD, *même jeu.* — Notre fils est un vicieux...

DAISY. — Tu trouves vraiment que joue bien ?

VICTOR. — C'est comme dans les séries !

DAISY. — Je cherche quelqu'un pour me faire préparer mon rôle. Si tu veux tu peux répéter avec moi. C'est moi qui choisis mes partenaires.

Mme RICHARD, *appelant, toujours sans se faire voir.* — Victor ! Viens ici tout de suite !

VICTOR. — Flûte ! La daronne ! Heu... on se redit pour la répétition... *(Il rejoint ses parents.)* Mais qu'est-ce que vous faîtes là, planqués ?

Mme RICHARD, *bas.* — On espionne nos plantations. Je veux dire, on surveille nos fleurs. Ne t'occupes pas de ça !

M. RICHARD, *même jeu.* — Allez, file dans ta chambre ! Et ce soir on aura une discussion sérieuse tous les deux !

*Victor rentre, saoulé.*

M. RICHARD. — Jouer les voyeurs, à son âge, quelle honte !

*Ils restent à leur poste.*

CHAUSSETTE, *précédant la bande de copains*. — Attention les potos ! Bienvenue dans le jardin des Pujol !! Le nouveau paradis du barbeuc !

*Trois personnages, fans de métal, débarquent en hurlant !*

LA BANDE. — Chaussette ! Chaussette ! Yeahhh !

DAISY. — Et moi, je sens le renard ?

LA BANDE. — Biscuit ! Biscuit ! Yeahhh ! Pour Chaussette et Biscuit : "mur de la moooorrrrt" !

*Les cinq participants prennent leurs distances. Deux camps face à face. Au signal les deux camps se foncent dessus en hurlant !*

TOUS. — Wall of deaaathhh !

*Après le choc. Tout le monde finit en embrassade.*

DAISY. — Salut Rifi !... Salut Fifi !

CHAUSSETTE. — Salut Jean-Pierre !

RIRI. — J'en reviens pas que vous ayez enfin posé vos fesses quelque part !

CHAUSSETTE. — T'as vu ce palace !

FIFI. — Encore mieux qu'le camping du Hellfest !

RIRI. — Ça doit couter une blinde ! Le genre de loyer avec beaucoup de zéros ?

CHAUSSETTE. — On est chez nous ! On va pas se payer un loyer à nous-mêmes !

RIRI. — Tu veux dire que vous avez acheté cette baraque ?!

DAISY. — Disons que c'est une vieille histoire de famille !

FIFI. — Ils sont proprios ! Pour Chaussette et Biscuit proprios : "mur de la moooorrrrt" !

*Même jeu que précédemment.*

TOUS. — Wall of deaaathhh !

*Tout le monde s'embrasse à nouveau.*

Mme RICHARD, *bas.* — Mais c'est des sauvages !

M. RICHARD, *bas.* — C'est ça leur Hellfest ? À choisir, j'préfère encore Johnny !

Mme RICHARD, *rentrant, désespérée.* — Je vais pas pouvoir les supporter 24 heures de plus.

M. RICHARD, *la suivant.* — J'ai des plaques rouges qui commencent à apparaître !...

CHAUSSETTE. — Et toi, Jean-Pierre, tu dis rien ? Ça te rappelle des souvenirs ?

JEAN-PIERRE. — C'est le passé tout ça. La p'tite maison, la p'tite femme, la p'tite vie tranquille.

DAISY. — Elle t'a quitté pour te rendre ta liberté.

JEAN-PIERRE. — Ouais, elle ne supportait plus mon amour pour le hellfest. Mais ça fait mal, quand j'y repense. *(Il commence à pleurer.)* Elle était fan de chanson française. On aurait pu faire un compromis. J'aurais pu me mettre à Dick Rivers.

DAISY. — Tu te fais du mal, Jean-Pierre. Allez, vous autres, remontez-lui le moral !

FIFI. — Pour notre poto Jean-Pierre : "mur de la moooorrrrt" !

RIRI. — C'est bon, Fifi, tranquille. À propos, il est où le paquet pour nos hôteliers ?

FIFI. — J'l'ai laissé à l'intérieur. J'vais le chercher.

CHAUSSETTE. — Qu'est ce que vous nous avez encore mijoté ?

RIRI. — On allait pas arriver les mains vides à votre crémaillère !

CHAUSSETTE. — C'est quelque chose qui se met sur la braise, j'espère !

JEAN-PIERRE. — Nous aussi on avait fait une crémaillère pour la maison... *(Il se remet à pleurer.)*

DAISY. — Ça va aller, Jean-Pierre...

FIFI, *revenant avec un paquet cadeau*. — De la part de la bande. Pour les métalleux les plus veinards qu'on connaisse !

DAISY, *voyant la taille du paquet*. — Bon, à première vue, c'est pas un bouquet d'ail.

*Daisy et Chaussette commencent à ouvrir leur cadeau.*

RIRI. — On s'est dit qu'il vous manquait un p'tit jouet pour vous défouler, les soirs de cafard !

CHAUSSETTE, *découvrant l'objet*. — Eh ben, vous avez visé juste ! C'est le cas de le dire !

FIFI, *retournant le cadeau, et laissant découvrir une cible de fléchettes présentant la tête de Johnny Hallyday en son centre.* — Ouais ! Vous l'aviez pas encore, celle-là !

DAISY. — On en verserait presque une p'tite larme !... Excuse-moi, Jean-Pierre.

JEAN-PIERRE. — Non, j'comprends, Daisy. Johnny, c'est quand-même le symbole du mal pour notre communauté.

CHAUSSETTE. — Une petite sardine, avant de crucifier notre rockeur de guimauve ?

RIRI. — Elles sont pas un peu cramées ?

DAISY. — C'est ce que je lui ai dit, déjà ! Mais, Monsieur est susceptible !

CHAUSSETTE. — N'importe quoi, j'suis pas susceptible !

DAISY. — Si t'es susceptible !

CHAUSSETTE. — Non, j'le suis pas !

DAISY. — Si tu l'es !

CHAUSSETTE. — Fifi, est-ce que j'suis susceptible ?

FIFI. — Ben ouais, t'es susceptible, Chaussette. Tu veux toujours avoir le dernier mot.

CHAUSSETTE. — Non c'est pas vrai ! En tout cas, la dernière fois qu'on s'est pris la tête, c'est moi qu'avais raison !

DAISY. — À propos du Caddie ?... On s'en souvient !

JEAN-PIERRE. — C'est quoi, cette histoire de Caddie ? J'étais pas là ?

RIRI. — T'étais à l'hosto pour tes oreilles. C'était la fin du festival. Fifi et les voisins de camping ont eu un

éclair de génie. Il ont inventé une nouvelle compétition : Le “brutal Caddie” !

FIFI. — C’est comme le mur de la mort, mais dans des caddies de supermarché.

DAISY. — Et Monsieur Chaussette a parié que le crâne de Riri était plus solide que la ferraille des chariots.

JEAN-PIERRE. — Alors ?

RIRI, *douloureux*. — Ben, il a perdu son pari.

CHAUSSETTE. — J’suis sûr que c’est qu’une question d'entraînement.

DAISY. — Remue pas le caddie dans la plaie, Chaussette ! Si on passait aux festivités ?

FIFI. — T’as raison Daisy. *(Parlant de la cible.)* On l’accroche où ?

JEAN-PIERRE. — Pourquoi pas là ?

*Jean-Pierre et Fifi installent la cible de fléchettes. Chaussette retourne à son barbecue.*

DAISY. — J’vais mettre un léger fond sonore pour l’ambiance !

*Daisy va chercher une enceinte.*

RIRI. — On a le temps de faire trois-quatre parties avant que les sardines soient complètement noires !

*Tous s'affairent. Daisy revient et lance une playlist de musique métal à un volume très élevé.*

*M. et Mme Richard se précipitent pour épier.*

M. RICHARD, *bas.* — C'est quoi ce barouf ?!

Mme RICHARD, *bas.* — C'est ça leur Hellfest !

M. RICHARD, *bas.* — Hein ?! Mais c'est l'apocalypse !

*Côté Pujol, c'est la fiesta. Fléchettes, barbecue, musique à fond.*

*Père Hervé arrive chez les Richard.*

PÈRE HERVÉ. — M. et Mme Richard, vous êtes là ?

Mme RICHARD. — Père Hervé, je vous en supplie, faîtes quelque chose. Des prières ! Des invocations ! Ce que vous voulez, mais faites les partir !

PÈRE HERVÉ. — Dieu vous envoie cette épreuve, mes enfants. Vous devez l'accepter.

M. RICHARD. — Enfin, ça vous arrache pas les tympans ?

PÈRE HERVÉ, *résolu.* — C'est du métal. C'est normal que ça arrache.

M. RICHARD. — Et c'est quoi cette histoire de gazon au ciseaux. Vous avez l'air de bien les apprécier nos nouveaux voisins !

*Yvonne débarque à son tour.*

YVONNE. — Les enfants, y a une bête dans le grenier.

Mme RICHARD. — Qu'est-ce que tu nous veux encore, maman ?

YVONNE. — Je crois que c'est mon chat. Je l'ai entendu dans le grenier.

M. RICHARD. — Vous n'avez jamais eu de chat, mère !

YVONNE. — Y a un chat dans le grenier. Ça m'a réveillé !

PÈRE HERVÉ. — C'est peut-être Paméla !

Mme RICHARD. — Non, père Hervé. Maman n'a jamais eu de chat du nom de Paméla, je vous assure. Elle débloque complètement.

*Pendant ce temps, Daisy rentre chez elle pour accueillir un invité surprise.*

YVONNE. — Je débloque pas du tout. Y a une bête dans le grenier, et ça fait un boucan de déménageur.

PÈRE HERVÉ. — Paméla, c'est la fouine de M. et Mme Pujol. Elle s'est échappée la nuit dernière.

M. RICHARD. — Une fouine ?! Mais c'est terrible une fouine ! Ça ronge les câbles, ça détruit l'isolation, ça court et ça se reproduit partout ! C'est une catastrophe !

Mme RICHARD. — Bon, maman, rentre à la maison maintenant. Tu es fatiguée !

PÈRE HERVÉ. — Mme Richard, vous vouliez me parler ce soir ?

Mme RICHARD. — Raccompagnez Yvonne à la maison, on verra nos affaires un autre jour. Je ne suis pas en état !

YVONNE. — Y a une fouine dans le grenier.

Mme RICHARD, *désespérée.* — On a une fouine dans notre grenier !

PÈRE HERVÉ. — Venez, ma chère Yvonne. On va réciter quelques chapelets avant que je n'aille donner ma messe.

YVONNE, *tout en sortant.* — Vous êtes qui ? Vous avez déjà vu une fouine ?

*Yvonne et le père Hervé sortent.*

Mme RICHARD. — Une fouine ! Tu te rends compte Stéphane ? Une fouine ! Une fouine dans le grenier !!

M. RICHARD, *à bout.* — Arrête de le répéter ! Je le sais qu'on a une fouine !!

Mme RICHARD. — On a une fouine, Stéphane ! On a une fouine !

*Côté Pujol. Daisy revient, accompagnée de Victor. Ils ont tous les deux un texte à la main.*

Mme RICHARD, *voyant Victor chez les voisins.* — Mais qu'est-ce que c'est que ça ?! Victor est chez la voisine !

M. RICHARD. — Victor ?!

Mme RICHARD. — Regarde ! Là ! Avec la voisine !

M. RICHARD. — Avec la voisine ?! Mais qu'est-ce qu'il fouine ?

*Daisy et Victor se mettent dans un coin pour répéter.*

Mme RICHARD, *de plus en plus hystérique.* — Fais quelque chose Stéphane ! Fais quelque chose !!

M. RICHARD. — Qu'est-ce que tu veux faire ? T'as vu ce bastringue ?

Mme RICHARD. — Il faut les faire fuir ! Il faut faire encore plus de boucan qu'eux !

M. RICHARD. — Plus de boucan ?! C'est impossible !

Mme RICHARD. — Il faut faire aboyer le chien !

M. RICHARD. — Quel chien ? On n'a pas de chien !

Mme RICHARD. — Et tes cordes vocales, elles servent à quoi ?

M. RICHARD. — Tu veux que j'imite un chien ?! Mais je vais pas faire le chien !

Mme RICHARD. — Pense à ta garden Party, mon amour !

M. RICHARD. — Je ne vais pas m'abaisser à aboyer ! On est des gens civilisés !

Mme RICHARD. — Ah oui ? Et qu'est-ce que tu proposes ?

M. RICHARD. — On va leur faire peur ! Voilà ! On va leur fiche la trouille !

Mme RICHARD. — Je ne sais pas comment tu comptes t'y prendre, mais il y a urgence !

M. RICHARD. — J'ai un plan. Dès demain, ils vont regretter d'avoir provoqué les Richard !

*Pendant ce temps, la fête bat son plein côté Pujol.*

CHAUSSETTE, *levant son verre.* — À cette éternelle vie de débauche ! Chez les Pujol, c'est hellfest et barbeuc tous les jours !

*Noir.*

## 4

## La stratégie de la peur

*Le lendemain matin.*

*Daisy est seule dans son jardin.*

*Arrivent M. et Mme Richard. Costumes de chasse, gilets orange et carabines.*

M. RICHARD, *feignant de ne pas se préoccuper de leur voisine. Il fait signe à Caroline de ne pas faire de bruit.* — Chut. *(Montrant un passage.)* À mon avis, c'est par là qu'il est arrivé !

Mme RICHARD. — Le passage est étroit. Pourtant il devait être énorme !

M. RICHARD. — Le vétérinaire a parlé d'une bête d'au moins cent kilos.

Mme RICHARD. — Décidément, on n'en sera jamais débarrassé.

DAISY, *intriguée.* — M. et Mme Richard ! Qu'est-ce que vous faîtes dans cette tenue ? C'est l'ouverture de la chasse ?

M. RICHARD. — Ah ! Daisy, vous étiez là ? Vous n'avez rien entendu cette nuit ?

DAISY. — Notre petite réunion de famille s'est un peu prolongée...

M. RICHARD. — Il a dû attaquer vers 3h du matin !

DAISY. — Mais de qui vous parlez, M. Richard ?

Mme RICHARD. — Stéphane veut parler de la "bête" ! Le "monstre" qui est revenu cette nuit.

M. RICHARD. — Un loup gris enragé qui terrorise le quartier depuis des mois.

DAISY. — Un loup ?!

M. RICHARD. — Un loup, vous avez bien entendu ! Et le plus inquiétant, ce n'est pas qu'il dévore les animaux domestiques pour se nourrir. Des chats, des chiens, et même des fouines !

DAISY. — Quoi ?!

M. RICHARD. — Non. Le plus terrifiant c'est qu'il commence à s'attaquer à l'homme !

DAISY. — Vous me faîtes marcher ?!

Mme RICHARD. — Il a fait une première victime cette nuit !

M. RICHARD. — Elle n'est pas décédée, mais le vétérinaire qui l'a sauvée a confirmé qu'elle avait contracté la rage ! *(Appelant.)* Mère ? Vous pouvez approcher... doucement...

Mme RICHARD. — Oh ! C'est affreux !

*Yvonne arrive en robe de chambre. Elle a des bandages au bras, à la jambe et autour de la tête.*

DAISY. — Mais qu'est-ce qui vous est arrivé, grand-mère ?

M. RICHARD. — Attention, ne vous approchez pas. Elle est très contagieuse.

YVONNE. — J'ai rien compris ! Je me suis couchée hier soir après mon film, et quand je me suis réveillée j'étais toute saucissonnée !

Mme RICHARD. — Oh ! La pauvre, elle ne se souvient de rien !

M. RICHARD. — Oui, la rage a commencé à détruire ses neurones.

YVONNE. — Hein ? C'est l'heure du p'tit jaune ?

Mme RICHARD. — On va retourner à la clinique, maman. Ils veulent faire des prélèvements.

DAISY. — Ça vous fait mal, grand-mère ?

YVONNE. — Non, mais on a une fouine dans le grenier !

DAISY. — Une fouine ? Vous avez retrouvé Paméla ?

Mme RICHARD. — Ce n'est pas le sujet, maman. N'embête pas la voisine.

YVONNE. — Elle est pas morte, la voisine ?

M. RICHARD. — Non, mère. Le loup a épargné les voisins, si c'est ce que vous voulez dire. Mais je pense qu'ils ne vont pas rester une minute de plus dans notre quartier !

DAISY. — Ah bon ? Pourquoi ?

Mme RICHARD. — Vous n'êtes pas terrorisée ?

DAISY. — Ben non. *(Vers la maison.)* Chaussette ! M. et Mme Richard ont retrouvé Paméla ! Fais péter le mousseux !

CHAUSSETTE, *off.* — Il est vraiment extra, ce voisinage !

DAISY, *aux Richard.* — Avant, on était dans une région où les habitants vivaient en communion avec les loups. Si vous êtes sympas avec eux, y a pas de raison d'en avoir peur. On vous apprendra, à l'occasion. Allez, à plus tard !

*Elle sort.*

YVONNE. — Bon ben moi, j'ai trop chaud ! *(Elle commence à retirer ses bandages.)* Et il va être l'heure de se coucher ! Bonne nuit, les p'tits loups.

*Noir.*

*Le lendemain, en fin d'après-midi.*

*Mme Richard, seule, bricole bruyamment.*

CHAUSSETTE, *intrigué par le bruit.* — Vous en faîtes d'un raffut, Mme Richard ! Qu'est-ce que c'est que c't'engin ?

Mme RICHARD. — Vous n'avez pas vu ce qui s'est passé la nuit dernière ?

CHAUSSETTE. — La nuit dernière, j'étais avec madame. On est en pleine période de roucoulades !

Mme RICHARD. — La foudre est tombée sur notre maison et d'après la météo, une méchante tornade approche. Avec cet appareil, on sera tranquille. Au Texas, ils l'utilisent pour dévier leur trajectoire.

*Elle continue de faire du bruit.*

CHAUSSETTE, *fort.* — Vous en avez pour longtemps ?

Mme RICHARD. — Deux bonnes heures ! Au bas mot !

CHAUSSETTE. — Et monsieur ? Il peut pas donner un coup de pouce ?

Mme RICHARD. — Stéphane ? Il est hors-service !

*M. Richard arrive. Il a visiblement été victime de la foudre.*

M. RICHARD. — Sa... sa... sa-lut, Chaus-sette !

CHAUSSETTE. — Mes respects M. Richard. Vous allez pas me dire que vous vous êtes pris un coup de jus ?

M. RICHARD. — 5... 500 mil-lions de... Kilo... Kilo-Watt !

CHAUSSETTE. — La facture va être salée !

Mme RICHARD. — Rentre à la maison, mon amour. Tu dois encore être radioactif.

*Mme Richard redouble d'effort pour produire des décibels avec ses outils.*

CHAUSSETTE, *criant.* — En tout cas, on vous remercie de vous occuper de ça pour nous !

M. RICHARD. — Co... co... comment ça pour vous ?

CHAUSSETTE. — Y a pas 20 mètres entre nos deux maisons. À 20 mètres près, la foudre sera captée par votre paratonnerre. Donc, votre truc, ça nous protège aussi ! C.K.F.D !

DAISY, *off, elle appelle Chaussette*. — Karadec ?... Karadec, mon amour ?

CHAUSSETTE. — Ah ! Y a mon inspectrice qui attend son héros ! J'arrive ma belle ! Quand elle est dans c't'état là, je peux pas la laisser 3 minutes toute seule ! Allez ! Faites attention à vous, M. Richard.

*Il repart, sous le regard vide des Richard.*

M. RICHARD, *à Caroline*. — T'as... t'as bientôt fini, ca... ca... Caro ?

Mme RICHARD. — Arrête de faire le singe ! Tu vois bien que ça n'a pas marché !

M. RICHARD. — À qui la faute ? On y croit pas une seconde à tes histoires de tornades !

Mme RICHARD. — Mais c'était ton idée ! Et permets-moi de te dire que tu simules très mal l'électrocution.

M. RICHARD. — Quoi ?! J'étais parfait dans mon rôle ! C'est toi qui n'a pas fait assez de bruit avec tes outils !

Mme RICHARD. — J'ai jamais fait ça de ma vie !

*Il lui prend les outils des mains pour lui montrer.*

M. RICHARD. — Regarde ! C'est quand même pas compliqué !

Mme RICHARD. — C'est exactement ce que je faisais !

*Venant de la maison des Pujol, on commence à entendre des cris de plaisir.*

DAISY. — Oh ! Oh !

CHAUSSETTE. — Oohhh !

M. RICHARD. — Qu'est-ce qu'ils nous font, maintenant ?

Mme RICHARD. — C'est la période des roucoulades ! Vas-y, Stéphane, active-toi !

*M. Richard fait de plus en plus de bruit en bricolant.*

DAISY. — Oh ! Oui ! Vas-y, Karadec !

CHAUSSETTE. — Oohhh !

*S'ensuit une escalade sonore de chaque camp.*

Mme RICHARD. — C'est pas possible, ils vont nous rendre fous !

DAISY et CHAUSSETTE, ensemble. — Oohhh ! Oui !

*Noir.*

*Un autre après-midi.*

*Les Pujol sont tranquillement installés dans leur jardin. On entend en bruit de fond un robot-tondeuse.*

CHAUSSETTE. — Tu entends ce doux ronron du bonheur, Biscuit ?

DAISY. — Si c'est de ton estomac qui gargouille dont tu parles, alors ouais je l'entends bien.

CHAUSSETTE. — Non. J'veux parler de Pandi-Panda. Le p'tit robot qui est en train de travailler à notre place pour te faire un jardin du genre "comme chez les english".

DAISY. — Le robot-tondeuse ?... C'est M. le curé qui va être vexé.

CHAUSSETTE. — J'me tue à "bosser" avec mes jeux télé, faut bien utiliser le matériel !

DAISY. — Heureusement qu'il est pas trop bruyant. J'ai besoin de calme pour me concentrer sur mon rôle.

CHAUSSETTE. — Ouais. J'te chouchoute, ma beauté. Pas comme les voisins. Je les trouve de plus en plus envahissants. Faudrait pas qu'ils dérapent par inadvertance sur nos plates-bandes.

DAISY. — Depuis deux jours, ils sont redevenus silencieux.

*Sur les premières notes de "Requiem pour un fou", M. Richard débarque, habillé en Johnny Hallyday.*

M. RICHARD. — "Je vous préviens, n'approchez pas !
Que vous soyez flics ou badauds
Je tue celui qui fait un pas
Je ne ferai pas de cadeau
Éteignez tous vos projecteurs
Et baissez vos fusils braqués
Non, je ne vais pas m'envoler sans elle..."

*Tandis que les Pujol se bouchent les oreilles, arrive Mme Richard pour chanter en duo avec son mari.*

Mme RICHARD. — "Dites au curé, dites au pasteur
Qu'ailleurs, ils aillent se faire pendre
Le Diable est passé de bonne heure
Et mon âme n'est plus à vendre
Si vous me laissez cette nuit
À l'aube je vous donnerai ma vie
À quoi me servirait ma vie sans elle ?"

*Pendant ce couplet, les Pujol sont rentrés chez eux, et reviennent avec des casques anti-bruit sur les oreilles. Ils commencent à jouer sereinement aux fléchettes tandis que les Richard s'égosillent.*

M. et Mme RICHARD. — "Je n'étais qu'un fou, mais par amour, elle a fait de moi un fou, un fou d'amour !
Mon ciel c'était ses yeux, sa bouche
Ma vie, c'était son corps, son corps
Je l'aimais tant que pour la garder, je l'ai tuée
Pour qu'un grand amour vive toujours
Il faut qu'il meure, qu'il meure d'amour !"

*Noir.*

*En soirée.*

*Les Richard sont de leur côté, seuls.*

*On entend toujours le robot-tondeuse des Pujol en bruit de fond.*

Mme RICHARD. — J'en peux plus, Stéphane ! On a tout essayé. Les travaux. Le tonnerre. La peur. Même la chanson française. C'est comme si ça glissait sur eux !... On va quand même pas allumer le feu ?... On avait tout prévu pour cette maison ! Tout !... Les finances. L'historique de propriété aux hypothèques. L'absence de descendants !... On se voyait déjà chez nous. Avec ta Garden Party qui aurait pu être un feu d'artifice !... Je ne comprends pas comment ils ont pu atterrir là ? C'est de la

sorcellerie. Ils vont rester ici pendant des années !... Et je n'ai plus d'idées... *(Pause.)* Tu dis rien, toi ?

M. RICHARD, *aphone*. — J'ai plus de voix !... Comment il faisait Johnny pour crier durant des heures ?

Mme RICHARD. — Peut-être qu'il faut envisager la solution ultime !

M. RICHARD. — Quelle solution ?

Mme RICHARD, *froide*. — Le meurtre.

M. RICHARD. — Hein ?!

Mme RICHARD. — Tu m'as bien dit que tu étais fan de romans policiers dans ta jeunesse. Tu dois connaître des scénarios machiavéliques ? Des plans parfaits ? Sans laisser de trace !

M. RICHARD. — Mais t'es malade !

Mme RICHARD. — On a déjà la vieille dans le nichoir. On pourrait avoir toute la famille enterrée dans les fleurs... Et au pire, même si tu te fais prendre, on a suffisamment de copains avocats. Tu t'en tirerais avec une peine minimum. Incompatibilité d'humeur avec le voisinage, ça doit pas aller chercher très loin ?... Oh ! Je me sens pas bien, Stéphane... J'ai des vertiges !...

M. RICHARD. — Calme-toi, Caro ! Je suis sûr qu'on peut encore agir avec diplomatie. Une sorte de stratégie amiable pour les pousser dehors avec bienveillance.

Mme RICHARD. — On a construit ce havre de paix au

fil des ans, mon amour. Une maison idéale. Un jardin idyllique. Des plantes d'exceptions. Et mes fleurs ! Mes fleurs extraordinaires qui sont le couronnement de notre réussite. Et voilà que des voisins ignobles et sans scrupules sont en train de tout gâcher !

M. RICHARD. — Je vais réfléchir à une approche en douceur. On peut tenir quelques heures de plus, non ?... Tu vois. C'est calme aujourd'hui.

Mme RICHARD. — Même dans le calme, j'ai l'impression de les entendre en permanence.

M. RICHARD. — Tu es conditionnée, désormais.

Mme RICHARD. — Non, je t'assure. J'ai les oreilles qui bourdonnent !

M. RICHARD. — Cela dit, t'as raison. Moi aussi, j'ai comme un bruit de fond en sourdine... *(Il remarque tout à coup les fleurs d'exception qui ont été rasées.)* Oh ! Putain de bordel de Dieu !!

Mme RICHARD. — Qu'est-ce qui te prend ?

M. RICHARD. — Tes fleurs ! Ils ont zigouillé tes plus belles fleurs !

Mme RICHARD. — Oh mon Dieu ! J'vais mourir ! Je vais mourir !

M. RICHARD. — Là ! Là ! C'est leur robot qu'on entend depuis tout à l'heure !

*Venant de la maison des Pujol. On entend à nouveau des cris de plaisir.*

DAISY, *off*. — Oh ! Karadec ! Je t'attendais !

CHAUSSETTE, *off*. — Oooh oui, Morgane ! Je suis là !

M. RICHARD. — Mais c'est des malades mentaux !

DAISY, *off*. — Oh ! Ooohh ! Karadec !

CHAUSSETTE, *off*. — Oooh oui ! Oh oui !

Mme RICHARD. — On doit les faire fuir, Stéphane ! Fais les fuir, je t'en supplie !

M. RICHARD. — Mais comment veux-tu qu'on fasse ?! On a déjà tout essayé !

Mme RICHARD. — Il faut faire le chien !!

M. RICHARD. — Hein ?!

Mme RICHARD. — Fait le chien, Stéphane !

M. RICHARD. — Ouaf, ouaf !

Mme RICHARD. — C'est ça ton chien ? Je t'ai pas demandé un Chihuahua !

M. RICHARD, *avec plus de voix*. — Ouaf, ouaf ! Ouaf !

CHAUSSETTE, *off*. — Ils ont un clébard, Biscuit !

DAISY, *off*. — Qu'est-ce que c'est que ce tapage ! On peut plus être tranquille avec son Jules ?

Mme RICHARD. — Encore, mon chien, c'est bien !

Plus fort ! Plus fort !

M. RICHARD, *passant du côté des Pujol*. — Ouaf, ouaf ! Ouaf !

DAISY, *off*. — Vas-y Chaussette ! Plus fort ! Oh ! Ooohh ! Karadec !

CHAUSSETTE, *off*. — Oooh oui ! Oh oui !

M. RICHARD, *de plus en plus fort, dans la nuit tombante*. — Ouaf, ouaf ! Ouaaaf !

*Noir.*

## 5

## Le mur

*Le lendemain matin.*

VICTOR, *face public*. — Il est temps de marquer une petite pause. Je sais pas ce que vous en pensez, mais je crois que mes darons sont en train de péter un câble. Je comprends pas pourquoi d'ailleurs, parce que moi je les trouve plutôt cools les Pujol. Surtout Daisy ! Une future star de cinéma ! Je l'ai déjà dans la peau... Et à mon avis c'est réciproque... Je crois que j'ai découvert son pseudo sur les réseaux. Du coup, on commence à échanger sérieux avec "lovin'cake". Ça matche de ouf !... En attendant, il va falloir que je fasse quelque chose pour mes vieux, sinon vous allez voir ! Ça risque de partir grave en sucette cette histoire !

*Retour dans nos jardins, où l'on découvre qu'un mur a été érigé par les Pujol. Victor essaie de nouer la conversation avec sa mère.*

VICTOR. — Ça va, m'man ?... Pas vu 'pa ce matin ?

Mme RICHARD. — Il est au téléphone. Il ne faut surtout pas le déranger.

VICTOR. — C'est à propos du mur des voisins ?

Mme RICHARD. — Nous avons des contacts à la mairie. Il faut bien qu'ils servent à quelque chose... Avec ton père, nous en sommes tombés à la renverse ! Quand on s'est réveillés avant-hier matin et avons découvert ce "mur de la haine" ! C'est bien simple, ton père a failli avoir une attaque ! Non mais, quel affront ! Ils ont même empiété d'un mètre sur notre jardin !

VICTOR. — En même temps, vous les auriez pas chauffés un peu ?

Mme RICHARD. — Depuis le début, nous agissons avec douceur et courtoisie !

VICTOR. — Mouais. Enfin, j'ai entendu des choses l'autre soir qui peuvent être dérangeantes pour le voisinage... D'ailleurs, pour vos prochains jeux sexuels, vous pourriez pas choisir un animal moins bruyant que le chien ?

Mme RICHARD. — Et si on parlait de ton problème, mon jeune garçon ? Ton problème vis à vis des filles ? Enfin, quand je dis "filles"... Je devrais dire "femmes", n'est-ce pas ?

VICTOR. — N'importe quoi ! J'ai aucun problème...

Mme RICHARD. — Mais comment se fait-il que tu sois un enfant si difficile ! Quand je pense à ta soeur qui a tout réussi, elle !

VICTOR. — Fastoche. Vous lui avez tout cédé parce qu'elle venait d'une famille de paumés.

Mme RICHARD. — Pas du tout ! Nous vous avons

élevés en parfaite impartialité !... Quoiqu'il en soit, elle a de la chance d'échapper à cette épreuve. Ton père et moi sommes au bord du gouffre !

VICTOR. — Ou au pied du mur, si on va par là.

Mme RICHARD. — C'est pas le moment de jouer sur les mots !

*M. Richard arrive. Il est toujours au téléphone. On a l'impression qu'il n'a pas dormi depuis deux semaines.*

M. RICHARD. — Mais bien sûr, M. Guyot, je vous confirme l'horaire pour notre Garden Party. Nous sommes d'ors et déjà honorés de votre présence. J'étais en communication à l'instant avec le maire de la ville qui sera présent également. Vous connaissez ? [...] Comment ? Un Bikini ? Pourquoi faire ? [...] Ah oui, votre jeune compagne adore la baignade ? Écoutez, en ce moment la piscine est à température idéale ! [...] Avec des amis ? Mais bien entendu. La propriété est immense. Je serai très heureux de faire leur connaissance. [...] Ils sont dans les affaires également ? Entre deux coupes de champagne, on devrait s'entendre. [...] À très vite, M. Guyot. Voilà. C'est ça. À très très vite, M. Guyot. Mes hommages M. Guyot. *(Il raccroche.)* C'était M. Guyot.

Mme RICHARD. — Guyot ? Le Directeur Général ? On est dans la mélasse jusqu'au cou, Stéphane. Elle est où la propriété ? Elle est où la piscine ? Tout ce que je vois c'est un mur ! On est face à un mur, Stéphane !!

M. RICHARD. — Je sais, Caro, calme-toi. On arrivera à rien si on cède à la panique. Je suis persuadé que notre meilleure arme reste l'intelligence et la négociation. C'est pourquoi j'ai fait appel à un négociateur. *(Il enchaîne.)* Un négociateur, Victor, est une personne déléguée par la municipalité pour aider à résoudre ce genre de conflits de manière diplomatique.

VICTOR. — Ouais, je vois. C'est un type qui cause bien, quoi !

M. RICHARD. — Voilà ! Un expert du langage. Un as de l'éloquence. Et qui sait se mettre à la portée de chaque partie pour nous guider vers une solution.

Mme RICHARD. — Et il arrive quand ce sauveur ?

*On entend une sonnette.*

M. RICHARD. — Maintenant ! *(Il va l'accueillir.)* Entrez, je vous en prie, on vous attendait.

Mme RICHARD. — Dieu soit loué ! On va enfin sortir de cette impasse.

*Le médiateur entre.*

M. RICHARD. — Mme Le Guennec est LA spécialiste des conflits de voisinage. N'est-ce pas ? La mairie m'a indiqué que vous travaillez pour la ville depuis dix ans. Et que vous avez déjà résolu des centaines d'affaires.

Mme RICHARD. — Il faut tout lui expliquer, Stéphane. Le bruit ! Les fêtes ! Les odeurs de sardine ! Les fleurs ! Le mur ! Tout !

M. RICHARD. — Asseyez-vous madame, je vais tenter de récapituler les faits depuis le commencement.

Mme RICHARD. — Et n'oublie pas l'histoire de la fouine, surtout !

*Côté Pujol, Daisy et Chaussette vaquent tranquillement à leurs activités. Lecture, jeux télé, barbecue etc...*

M. RICHARD. — Voilà ! Il y a quelques semaines, notre voisine décède brutalement. Elle n'a ni parents, ni enfants, ni cousins, ni cousines. Bref, pour agir en bons citoyens responsables et généreux, nous envisageons de racheter son bien. Ce bien qui se trouve donc de l'autre côté de ce mur, vous voyez ?

Mme RICHARD. — N'oublie pas la fouine, Stéphane.

M. RICHARD. — Oui oui, Caro... Mais dès le lendemain, deux énergumènes venus de nulle part font irruption dans notre jardin. Enfin, dans son jardin.

Mme RICHARD. — Des gens abominables, Mme Le Guennec !

M. RICHARD. — Nous faisons tout pour les accueillir agréablement. Et là, nous nous retrouvons immédiatement face à des sauvages ! Des excités du barbecue qui distillent une odeur nauséabonde dans tout le quartier, jour et nuit.

Mme RICHARD. — Des sardines pourries, Mme Le Guennec ! Vous sentez ? Je suis sûre qu'il en reste encore à griller au moment où on parle !

M. RICHARD. — Mais le pire, ce n'est pas l'odeur ! C'est le vacarme incessant !... Vous entendez ? *(Long silence.)* Ahh ! Ils doivent sentir qu'on les observe, Ils se taisent spécialement pour vous. Mais quand ils braillent leur Hellfest, c'est insoutenable ! Vous en auriez les oreilles qui saignent !

CHAUSSETTE, *chantant tranquillement de son côté*. — "Vivo per lei da quando sai... La prima volta l'ho incontrata... Non mi ricordo come ma..."

Mme RICHARD. — Ils le font exprès ! Je suis sûre qu'ils le font exprès ! Parle de la fouine, Stéphane !

M. RICHARD. — La cerise sur le gâteau ! Ils ont dressé une fouine pour qu'elle vienne chaque nuit semer la pagaille dans notre toiture. Nous n'en dormons plus depuis des semaines ! L'électricité de toute la maison est à refaire. Sans parler de l'isolation !

Mme RICHARD. — Vous devez nous aider, Mme Le Guennec ! Je vous en supplie ! Vous êtes notre dernier espoir !

Mme LE GUENNEC. — Ur banne dour a c'hellfen kaout ?

M. RICHARD. — Hein ?!

Mme LE GUENNEC. — Ur banne dour ?

Mme RICHARD. — Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

M. RICHARD. — Veuillez nous excuser, Mme Le Guennec, un avion devait passer pendant que vous parliez... Je n'ai capté qu'une syllabe sur deux.

Mme LE GUENNEC. — Ur banne dour a garfen kaout.

M. RICHARD. — Ah, non ! J'avais bien tout entendu... C'est quoi, ce charabia ?

Mme LE GUENNEC, *mimant "verre d'eau"*. — Ur banne dour !

M. RICHARD. — Ah ! Un verre d'eau ? C'est ça ? Dour ? Dour comme d'eau ?...

Mme RICHARD. — Mais elle parle pas français ?!

M. RICHARD. — Victor, va chercher un verre d'eau !... Mme Le Guennec, vous ne pensez pas que la discussion gagnerait en clarté si nous parlions la même langue ?

Mme LE GUENNEC. — Galleg eo ! Galleg eo !

M. RICHARD. — Bon ! Je rappelle la mairie !

Mme RICHARD, *lui prenant le téléphone des mains*. — Donne-moi ça ! Tu vas encore tout faire de travers ! *(Victor rapporte un verre d'eau. Mme Richard compose le numéro.)* Allô ? Mme Richard à l'appareil. Qu'est-ce que c'est que cette attardée que vous nous envoyez ? On vous demande une experte du dialogue, vous nous dépêchez une étrangère ! [...] Comment ? Quelle nationalité vous dites ? [...] Breton ?!... Mais depuis quand c'est une langue le breton ? [...] J'en ai rien à fiche que ce soit votre meilleure élément ! On comprend pas un mot de ce qu'elle dit ! Vous n'avez rien de mieux en magasin ?... [...] Pas avant six semaines ?! Oh la la ! *(Pause désespérée.)* Bon, ben on va quand-même la

prendre à l'essai. *(Elle raccroche et redonne le téléphone à son mari.)* T'as fait "breton deuxième langue", mon chéri ?

M. RICHARD. — Tout va bien. Tout va bien. On va s'adapter !

VICTOR. — Bon, ben j'ai bien compris le truc sur l'éloquence, 'Pa ! Je vais vous laisser...

M. RICHARD. — Apporte-nous deux petites échelles, Victor !

VICTOR. — Wesh, 'Pa !

*Victor part chercher les échelles.*

Mme LE GUENNEC, *mimant "échelle"*. — Ur skeul ?

M. RICHARD. — Tout à fait. Une eskeule ! Pour monteule par-dessus le mour !

*Victor revient avec deux marche-pieds. M. Richard les installe, puis monte.*

Mme RICHARD. — Sois prudent, mon amour.

M. RICHARD. — Chaussette ? Daisy ? M. et Mme Pujol ?

DAISY. — M. Richard ? Qu'est-ce que vous faites là-haut ?

M. RICHARD. — Nous voulions vous parler d'un sujet qui nous préoccupe...

CHAUSSETTE. — Ça tombe à pic, voisin. On a aussi

deux-trois bricoles qui nous agitent la cafetière.

M. RICHARD. — Nous sommes ravis que vous soyez ouverts au dialogue.

*Pendant ce temps, Mme Richard a demandé à Victor de lui apporter un autre marche-pied.*

DAISY. — Chaussette ! Parle de l'arbitrage !

CHAUSSETTE. — Ouais. À force de regarder les séries à la télé, Biscuit a remarqué qu'y avait souvent un troisième larron qui venait mettre son grain de sel pour équilibrer ce genre de discussion. Un genre d'arbitre.

M. RICHARD. — Vous lisez dans nos pensées, mon cher Chaussette. Je vous présente Mme Le Guennec, qui nous est recommandée par la ville ! *(Mme Le Guennec rejoint M. Richard.)* Mme Le Guennec, M. et Mme Pujol, nos nouveaux voisins avec qui nous voudrions lancer une médiation.

DAISY et CHAUSSETTE, *ensemble*. — Madame.

Mme LE GUENNEC. — Salud mignoned !

M. RICHARD. — Mme Le Guennec vous salue bien.

*Victor a rapporté un 3ème marche-pied puis est reparti.*

Mme LE GUENNEC. — Fuloret eo ar familh Richard ! Fuloret-kaer !

Mme RICHARD, *montant à son tour*. — La famille Richard, c'est nous. *(À Mme Le Guennec.)* Dites-leur

qu'on n'en peut plus ! Il faut que ça cesse !

Mme LE GUENNEC. — Ket ober Ken ! Ket ober Ken !

Mme RICHARD. — Voilà ! On est completely oberken !

M. RICHARD. — Ce que madame veut vous faire passer comme message, c'est que nous aurions été très heureux de vous accueillir, mais que vous ne semblez pas correspondre aux critères ethnologiques de notre secteur, vous comprenez...

CHAUSSETTE. — J'vois de quoi vous voulez parler.

Mme RICHARD. — Et que le mieux pour vous, serait de faire un grand retour en arrière d'un point de vue géographique.

DAISY. — C'est justement de géographie qu'on voulait vous entretenir. *(Elle monte sur un promontoire pour discuter.)*

M. RICHARD. — Eh bien, c'est parfait, alors.

DAISY. — On a potassé les documents que nous a filé le notariat. *(Elle sort un plan qu'elle déplie.)* D'après ces plans, il manque un bon mètre à notre propriété. Vous voyez, là, la ligne entre les deux "parcelles" comme ils disent. Elle est beaucoup plus par chez vous. Ça fait qu'un bon bout de votre jardin est à nous. Tout le morceau où y a les fleurs, là. C'est pour ça qu'on s'est permis de faire une petite délimitation avec les parpaings.

Mme RICHARD. — Un mètre ! Mais vous voulez rire ? Vous avez honteusement empiété sur nos terres !

CHAUSSETTE. — J'ai mesuré, j'vous assure ! Tout là, là et là c'est chez nous. Et l'arbre bien sûr ! Avec les prunes, ça va sans dire...

M. RICHARD. — C'est une histoire de fous -furieux !

Mme RICHARD, *excédée*. — Et ce ne sont pas des "prunes" ! Ce sont des quetsches !!

CHAUSSETTE. — En plus, y a un droit pour notre passage. C'est écrit en rouge, on peut accéder à l'autre bout de votre maison en passant par ce côté.

M. RICHARD. — Un droit de passage ?... On ne vous avait pas menti, Mme Le Guennec ! Ces gens sont absolument odieux ! Dites quelque chose ! Rétablissez la vérité !

Mme LE GUENNEC. — Familh Pujol. Ret eo deoc'h dont a-benn da vevañ ar familh Richard. Arabat droukveskañ barbecue. Kaka eo ar barbecue. Barbecue kaka ! Kaka eo ar sardin ! *(Mimant "fouine interdite".)* Fouin ebet ! N'eo ket ket aotreet fouin ! Ket ket ket ! N'eo ket aotreet al loened bihan en tierou la Jument de Michao. Brav-tre eo ar familh Richard. Brav eo an tri ! Brav eo an tri martolod ! Tri martolod yaouank. Tra la la, la la la la. Tri martolod yaouank ne yaont ket da veajiñ... Tri martolod yaouank. Tra la la, la la la la...

Mme RICHARD. — Mais, fermez-là, vous !! Vous ne voyez pas qu'ils sont fous a lier ! Il faut appeler la police ! Stéphane ! Ce jardin est à nous ! Cet arbre est le nôtre depuis toujours !

DAISY. — Dommage que vous le preniez comme ça !

*(Elle décroche le nichoir.)* On aurait pu être copines.

Mme RICHARD. — Rendez-moi ça ! Rendez-moi ça tout de suite !

DAISY. — Cette cabane appartenait à notre ancêtre. Hein, Chaussette ?

M. RICHARD. — C'est une profanation ! Rendez-nous le nichoir !

CHAUSSETTE. — T'as raison, Biscuit. Elle sert plus à rien. On va la revendre sur le bon coin. Et de toute façon, on va décapiter c't'arbuste ! Il nous cache le soleil !

M. RICHARD. — C'est la guerre que vous voulez ?

CHAUSSETTE. — C'est ballot d'en arriver là ! On commençait à se sentir proches. Comme une grande famille. D'ailleurs à ce sujet, on avait un dernier message à vous faire passer... C'est pour notre fille, Ashley. Quand elle sera de retour chez vous après ses vacances à l'humanitaire. Vous pourrez lui dire qu'on est désolés qu'elle soit tombée sur une famille comme vous. Nous on aurait préféré la garder, mais l'assistance sociale trouvait qu'on était pas réglos... On rentrait pas dans les cases...

M. RICHARD. — Qui ça Ashley ? Quelle fille ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire, encore ?

DAISY. — Elle a été placée à trois ans en famille d'accueil. J'm'en souviens comme si c'était hier. Ça été un déchirement atroce !

Mme RICHARD. — Ils mentent ! Je suis sûre qu'ils

mentent ! Notre fille s'appelle Juliette !

CHAUSSETTE. — Vous l'avez sûrement rebaptisée.

M. RICHARD. — Vous avez dépassé les bornes, espèce d'ignobles créatures ! Je suis au devoir de vous informer qu'en présence de ces agressions, l'empire Richard se considère en état de guerre avec les Pujol. Viens, Caro ! Réunion stratégique au sommet !

Mme RICHARD. — On va vous saigner !!

CHAUSSETTE. — C'est ce qu'on va voir , chers voisins !

*Tout le monde descend et rentre chez soi, sauf Mme Le Guennec qui reste seule accrochée au mur.*

Mme LE GUENNEC. — Ar brezel Hey Ho ! Ar brezel ! Er sikour ! Er sikour ! Er sikour !

*Noir.*

## 6

## La guerre froide

*En soirée.*

*M. et Mme Richard sont en train de mesurer leur terrain. Côté Pujol, on peut voir le nichoir posé près de leur maison.*

M. RICHARD. — Cinq mètres jusqu'ici.

Mme RICHARD. — Pour une profondeur de quatre jusqu'à la terrasse. (*Ils vérifient sur leur plan.)* Si on en croit cette échelle, il nous manque 1m50 à l'ouest.

M. RICHARD. — Nous devons élaborer une stratégie pour reconquérir ce territoire. L'intimidation n'a pas fonctionné, il faut donc être plus rusé et leur tendre un piège.

Mme RICHARD. — Plus rusé qu'un biscuit et une chaussette, ça ne devrait pas être compliqué.

M. RICHARD. — La première règle à observer dans ce genre de bataille est de bien connaître son adversaire. Sun Tzu a dit...

Mme RICHARD. — Qui ça ?

M. RICHARD. — Sun Tzu. Un général chinois du VIe

siècle avant Jésus-Christ. Sun Tzu a dit : “Qui connaît son ennemi comme il se connaît, en cent combats ne sera point défait.”

Mme RICHARD. — D’où tu sors des proverbes chinois ?...

M. RICHARD. — C’est pas un proverbe, c’est une maxime de guerre ! Il faut chercher à en savoir un maximum sur l’ennemi !

Mme RICHARD. — On avait mis en place un service de renseignements avec Père Hervé. Mais il faut reconnaître que notre agent n’a pas été à la hauteur !

M. RICHARD. — Nous devons trouver un espion plus discret.

Mme RICHARD. — Quelqu’un d’innocent.

M. RICHARD. — Exactement !

Mme RICHARD. — Oui, mais qui pourrait-on recruter d’assez innocent ?

*Yvonne arrive. Elle porte un manteau de fourrure.*

M. RICHARD, *anticipant l’idée de sa femme*. — Non, mon amour ! Hors de question !

Mme RICHARD. — Je n’ai encore rien dit !... Bonsoir, maman.

YVONNE. — Bonjour madame. Saint-Pétersbourg c’est par là ?

Mme RICHARD. — C'est moi, maman. Caroline, ta fille. Personne ne va à Saint-Pétersbourg.

YVONNE. — Ah ? Igor est rentré à la maison ?

M. RICHARD. — C'est ça, mère. Igor vous attend dans le salon !

YVONNE. — La guerre est finie ? Igor est revenu ?

M. RICHARD. — Oui. Nous n'avons plus besoin de lui pour l'espionnage. *(Il la pousse vers la maison.)*

YVONNE. — J'ai volé son talkie-walkie.

Mme RICHARD. — C'est un téléphone, maman ! Un téléphone portable.

YVONNE. — Igor doit me contacter avec ce talkie-walkie.

Mme RICHARD. — À qui il est ce téléphone ? Donne-le moi. C'est celui de Victor. Tu as pris le téléphone de Victor.

YVONNE. — La guerre est finie ? Victor est rentré à la maison ?

M. RICHARD. — Voilà, mère. Allez retrouver le petit Victor. *(Il la pousse de force dans la maison.)*

Mme RICHARD. — Comment elle a fait pour piquer le portable de notre fils ?

M. RICHARD. — J'en sais rien, mais ça me donne une idée ! *(Pour lui.)* La guerre ne fait que commencer, ma chère Yvonne !...

Mme RICHARD. — Tu veux utiliser le téléphone de Victor ?

M. RICHARD. — Avec tous ses réseaux, je suis sûr qu'il est en contact avec la voisine. On va se servir de lui pour envoyer une petite invitation. *(Trifouillant dans le téléphone.)* Alors... Milf, Milf, Milf... Qu'est-ce que c'est que toutes ces filles avec le même nom ?...

Mme RICHARD. — Milf, c'est des femmes ! Regarde ! Il n'y a que des femmes d'âge mûr dans son téléphone ! Non, mais j'hallucine !

M. RICHARD. — Et ça, c'est quoi ? "adopte-une-cougar.com"... Effectivement, il fait peut-être une fixation, le jeune homme... Tiens ! Regarde ! "lovin'cake", elle ne ressemble pas à notre star d'à côté, elle ?

Mme RICHARD. — Vas-y, Stéphane ! Balance-lui des horreurs !

M. RICHARD. — On ne va pas l'attirer avec des insultes ! Il faut jouer la séduction... *(Il écrit.)* "Ma chère Daisy, votre beauté m'enivre un peu plus chaque jour... Mon coeur bat la chamade, et..."

Mme RICHARD. — Qu'est-ce que tu nous fais, là ?

M. RICHARD. — Hein ?

Mme RICHARD. — On n'est plus au 17è siècle ! Je te rappelle que c'est le téléphone de Victor ! Donne ! Je vais écrire ! *(Elle lui prend le téléphone.)* "Wesh beauté ! J'ai une fucking envie de te causer en

privé ! Et si on se la jouait Cyrano de Bergerac ? Un "date" à travers le mur dans deux minutes, t'es d'acc ?... signé Ton Cyrano 2.0" *(Regard éberlué de M. Richard.)* Ben quoi ? Ils font tous ça les jeunes...

M. RICHARD. — Parfois, tu me files les jetons, Caro.

Mme RICHARD. — Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre !

M. RICHARD. — On y est peut-être allé un peu fort. Si elle ne répond pas, on est grillés.

Mme RICHARD. — Elle va répondre.

M. RICHARD. — En tout cas, elle n'a pas froid aux yeux si elle ose venir...

*Ils attendent quelques secondes, le nez rivé sur le téléphone.*

Mme RICHARD. — Là ! Ça bouge !

M. RICHARD. — Oui, mais il n'y a pas de message.

Mme RICHARD. — Elle a envoyé un cœur ! Un cœur, Stéphane ! C'est gagné !

M. RICHARD. — Elle va arriver... Souviens-toi, la priorité est de savoir d'où ils viennent vraiment. Et d'élucider cette histoire de fille abandonnée.

Mme RICHARD. — Oh oui. Notre petite Juliette...

*Daisy arrive.*

DAISY. — J'vais prendre l'air dans le jardin, Chaussette.

Profite-en pour faire la vaisselle.

M. RICHARD. — Ça va être à nous.

DAISY, *à travers le mur*. — Hey ! Le p'tit voisin, t'es là ? On dirait que tu te prends au jeu ?... Cyrano, j'ai vu le film quatre fois à la télé, et j'ai chialé à chaque fois. Alors ça me dirait bien de rejouer la scène, tu vois ? Sauf qu'on est comme qui dirait en froid avec tes vieux. T'imagines qu'ils nous surprennent ?... *(Pause.)* Tu m'en veux pas, p'tit ?

Mme RICHARD. — Réponds, Stéphane !

M. RICHARD, *imitant Victor*. — Euh... Wesh madame. Mes vieux y sont pas cool de ouf. Mais moi j'aimerais en savoir grave plus sur toi et sur Chaussette...

DAISY. — T'as pas la même voix à travers ce mur. C'est comme dans Cyrano.

M. RICHARD, *même jeu*. — J'suis devenu un homme, bébé. On peut causer tranquille.

DAISY. — Ecoutes p'tit, j'suis juste venue te dire de rester discret et de la mettre en sourdine tant qu'on sera en rivalité avec tes parents.

M. RICHARD. — Laisse béton pour mes darons. Ce qui m'intéresse c'est d'savoir comment on est devenus voisins. T'es la fille cachée de la vieille chouette ? Ou c'est Chaussette qu'est un cousin éloigné ?

DAISY. — Tout ce que je peux te dire c'est que c'est des histoires de grandes personnes... Te tracasse pas avec ça...

Mme RICHARD, *bas*. — Et pour Juliette ?

M. RICHARD. — Et pour Juliette ?... J'veux dire, et pour ma frangine ? Il paraîtrait qu'tu la connaitrais plutôt bien ?

Mme RICHARD, *pour elle*. —Oh ! Mon Dieu !

DAISY. — Disons que si on en croît les papelards, tu pourrais presque m'appeler belle-maman... *(M. et Mme Richard sont au bord de la syncope.)* J'vais te laisser. Avec Chaussette, on attend des copains. À bientôt, chéri.

Mme RICHARD, *bas*. — La laisse pas partir !

M. RICHARD. — Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

Mme RICHARD. — On ne va pas se laisser envahir sans réagir ! Je suis sûre que c'est du bidon leurs histoires de famille ! Et Mme Lalouette n'a aucun héritier, on l'avait vérifié chez le notaire !

*Elle va chercher une échelle.*

M. RICHARD. — Qu'est-ce que tu fais ?

Mme RICHARD. — On va commencer par récupérer ce qui nous appartient !

*Elle passe par-dessus le mur pour aller discrètement récupérer le nichoir. En revenant elle renverse de rage le barbecue.*

M. RICHARD, *au retour de sa femme*. — Donne-le moi... T'as été discrète ?

Mme RICHARD. — Un courant d'air !

*Victor débarque.*

VICTOR. — Wesh les croulants ! Pas vu mon tél ?

*M. et Mme Richard sursautent.*

Mme RICHARD. — Victor !! Tu veux nous faire avoir une crise cardiaque ? Non, on a pas vu ton "tél" !

VICTOR. — Et ça, c'est quoi ?

M. RICHARD. — Ça ?... Ah ! Oui. *(Faux.)* Tu vois, Caro, je t'avais bien dit qu'il n'y avait pas de têtes de mort ni de femmes nues sur le mien. Tiens, mon grand. *(Il lui redonne son téléphone.)*

VICTOR. — Vous êtes graves ! Vous faisiez quoi avec la voisine ?

Mme RICHARD. — Quelle voisine ? Il n'y a pas de voisine ! Tu vois une voisine, ici ?

VICTOR, *montrant le nichoir*. — Là ! Dans vos mains !

M. RICHARD. — Ah oui ! Cette voisine-là ? Sacrée Mme Lalouette !

Mme RICHARD. — Sacrée Jacqueline ! *(Sur le ton de la confidence.)* Elle se plaint des Pujol ! On va la garder quelques jours avec nous...

VICTOR, *dubitatif*. — Ouais, c'est vous qu'êtes chelous !... Parce qu'ils sont vraiment cool, eux ! *(Il sort.)*

M. RICHARD. — C'est pas possible, c'est lui qui vient de chez eux, c'est pas sa sœur !

*Daisy revient de son côté avec un document à la main.*

DAISY, *vers sa maison*. — Chaussette ?

Mme RICHARD, *bas*. — Chut. Ils reviennent.

DAISY, *même jeu*. — Je vais leur parler de ce qu'on s'est dit en réunion !...

Mme RICHARD, *même jeu*. — Quoi ?!

DAISY. — Les voisins ? Rapliquez ! Il faut qu'on cause !

Mme RICHARD, *bas*. — Ne dis rien !

DAISY. — On sait qu'vous êtes sûrement pas loin... À préparer un sale coup, ou quelque chose du genre !

M. RICHARD, *tout haut*. — On n'est pas là !

DAISY. — On a une communication importante à vous adresser !

Mme RICHARD, *tout haut*. — Allez rôtir en enfer !

DAISY. — Communication importante de la part de Chaussette et Biscuit ! *(Elle lit.)* Nous, Gervais et Daisy Pujol, nous sommes près à passer l'éponge et à pardonner à M. et Mme Richard nos voisins, de nous avoir provoqués et mis en colère !

M. RICHARD, *bas*. — Mais, c'est le monde à l'envers !

DAISY, *continuant*. — Nous sommes d'accord pour les laisser vivre à côté de nous, s'ils sont près à respecter les cinq conditions suivantes : Primo. La propriété susditement appelée "maison des Richard" est en grande partie accessible à leurs voisins selon les plans très clairs du cadastre !

M. RICHARD, *fort*. — Jamais de la vie !

DAISY. — Deuxio. Gervais et Daisy Pujol - ci-nommés Chaussette et Biscuit - se réservent le droit de faire des fêtes bruyantes et des barbecues sauvages avec leur bande de copains tous les jours si ça leur chante !

Mme RICHARD. — Hors de question !

DAISY. — Trio. L'arbre qui sépare les jardins des personnes précédemment citées, et dont les fruits pourris qui tombent par terre cradoquent le jardin, sera abattu dans les plus brefs délais !

M. RICHARD. — Assassins !

DAISY. — Quatrio. M. et Mme Richard ci-après dénommés les "kidnappeurs" sont sommés de rendre immédiatement aux voisins leur fille adoptive Ashley, ainsi que leur fouine Paméla !

Mme RICHARD, *en rage*. — Vous pouvez CREVER !!... En avant toute ! Chargez ! *(Mme Richard ramasse des prunes au sol pour les jeter aux Pujol par-dessus le mur.)* Balance des fruits, Stéphane ! Balance !

*M. Richard rejoint sa femme dans la bataille.*

DAISY. — Chaussette ! Ils nous balancent des prunes !

Mme RICHARD. — C'est pas des prunes ! C'est des quetsches !

CHAUSSETTE, *off*. — J'les préviens, s'il y en a une qui tombe sur mon barbeuc, c'est eux que je mets à griller !

DAISY, *découvrant le barbecue renversé*. — Chaussette !! On s'est fait torpillés !

*Chaussette accourt.*

CHAUSSETTE. — Balance tout ce que tu peux, Biscuit !

*Les Pujol commencent à bombarder les Richard avec des sardines.*

Mme RICHARD. — Ils nous jettent des sardines pourries !

M. RICHARD. — On va en faire autant !

Mme RICHARD, *à son mari*. — On ne mange pas de sardines ! On va pas balancer du saumon fumé !

M. RICHARD. — Canarde ! Canarde !

CHAUSSETTE. — À mort les Richard !

M. RICHARD. — À mort les Pujol !

DAISY. — On est chez nous, ici !

Mme RICHARD. — Espèces d'imposteurs !

CHAUSSETTE. — Tenez ! Prenez ça ! Elle est énorme

celle-là !

*Par mégarde, Chaussette balance ce qu'il croit être une énorme sardine, mais qui est en réalité leur petite fouine Paméla.*

DAISY. — Qu'est-ce que tu viens de balancer, Chaussette ?!

M. RICHARD. — Ils nous attaquent avec des fouines !

CHAUSSETTE, *horrifié*. — Paméla !!

DAISY, *escaladant le mur*. — T'inquiète, Paméla ! Maman arrive !

CHAUSSETTE, *aidant Daisy*. — Opération sauvetage !

*Daisy est passée de l'autre côté.*

Mme RICHARD. — L'ennemi nous envahi ! Attrapez-là, soldat !

*M. Richard se jette sur Daisy, pour la maintenir prisonnière.*

M. RICHARD. — On a un otage !

DAISY. — Chaussette ! J'peux plus bouger !

CHAUSSETTE. — Tiens-bon, Biscuit ! Les renforts arrivent !

DAISY. — J'suis là, Paméla ! J'suis là !...

Mme RICHARD. — Il faut l'obliger à parler ! Pour qui travaillez-vous, vermine ?

M. RICHARD, *à sa femme*. — Hein ?! Qu'est-ce que tu racontes ?

Mme RICHARD. — Ah oui, au temps pour moi. Heu... D'où venez-vous, les Pujol ? Où est votre satanée fille ? Quel jour est-elle née ?

DAISY. — Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat !

M. RICHARD. — Tu vas répondre, saleté !

DAISY. — Chaussette !

M. RICHARD. — Il faut la torturer ! Va chercher des photos d'Audrey Fleurot. On va les déchirer sous ses yeux !

*À ce moment, Riri, Fifi et Jean-Pierre arrivent chez les Pujol.*

RIRI. — Garden Party !! Yeahh !!

FIFI. — C'est où la baston ?

CHAUSSETTE. — Salut les potos ! Biscuit s'est faite prendre ! Suivez-moi !

*Tous escaladent le mur pour passer chez les Richard.*

JEAN-PIERRE. — On arrive, Daisy ! Tiens le coup !

DAISY. — Vous êtes trop forts, les copains !

*Jean-Pierre libère Daisy, pendant que Riri et Fifi tiennent les Richard et que Chaussette récupère Paméla.*

CHAUSSETTE. — On fait moins les malins, maintenant !

Mme RICHARD. — Lâchez-nous !

M. RICHARD. — J'ai des relations, vous savez ! Ça va vous coûter très très cher !

DAISY, *reprenant ses revendications*. — Et Cinquio ! Chaussette et Biscuit exigent des Richard le remboursement complet des travaux pour la construction du mur !

Mme RICHARD. — Vous savez ce qu'on en dit de votre mur !

CHAUSSETTE. — Riri, Fifi. Lâchez les prisonniers ! C'est l'heure de l'assaut final !

FIFI. — Yeaah ! Pour l'assaut final : "Mur de la mort" !

*Le camp Pujol se met en ligne, face aux Richard.*

M. RICHARD. — Hein ?! Quoi ?! Quel mur de la mort ?

*Le camp Pujol se met en condition.*

Mme RICHARD. — Va chercher du renfort, amour ! Va chercher Victor !

*M. Richard part chercher Victor.*

*Le camp Pujol continue de se préparer. Cris de guerre et autres hakas sauvages.*

M. RICHARD, *revenant*. — J'ai pas trouvé Victor ! J'ai ramené une autre guerrière ! *(Yvonne arrive sans rien comprendre.)* Mettez-vous là, mère ! En ligne !

Mme RICHARD. — On va se faire massacrer !

YVONNE. — C'est un Charleston ?

M. RICHARD. — Non, mère, c'est juste la journée des voisins !

*Le camp Pujol fonce sur le camp Richard qui encaisse une première volée.*

Mme RICHARD. — Maman, tu n'as rien fait du tout !

YVONNE. — C'est du Modern Jazz ?

FIFI. — Non, grand-mère ! C'est du Modern Métal !

RIRI. — On remet ça !

*Même jeu. Le camp Pujol se remet en ligne, et commence un haka.*

YVONNE. — Ah ! Ça, je connais ! C'est la pelote basque !

*Yvonne rejoint les adversaires pour se préparer avec eux.*

M. RICHARD. — Mais qu'est-ce que vous faites,

mère ?!

Mme RICHARD. — Maman ! Reviens ici tout de suite !

*Une seconde fois, le camp Pujol, aidé par Yvonne, inflige une bonne correction à M. et Mme Richard.*

CHAUSSETTE. — 30/0. On va chercher les caddies, ou on reste sur le mur classique ?

M. RICHARD. — Vous allez voir ce que j'en fais de votre mur ! Vous allez voir !! *(Il part chercher une énorme masse et revient fou de colère.)* "Mur de la mort" ! À mort, le mur !

*M. Richard fonce sur les Pujol avec son arme, les obligeant à repasser dans leur jardin en escaladant. Puis, toujours fou de rage, il commence à donner des coups dans le mur pour l'abattre.*

M. RICHARD. — Et une raclée pour Chaussette ! Et une raclée pour Biscuit ! À mort le mur !

*Noir.*

## 7

## Match nul

*Quelques jours plus tard.*

*Le mur a été détruit.*

*Riri, Fifi, Jean-Pierre et Yvonne s'adressent au public.*

RIRI. — Cette nuit-là, on a tout donné pour nos copains !... Normal. Chaussette et Biscuit c'est notre famille. Et on touche pas à la famille ! Par contre, quand l'autre excité à sorti les armes de destruction massive, il a fallu battre en retraite. Stratégiquement, c'était la meilleure solution. Et pis, perso j'avais pas envie de tester une nouvelle fois la résistance de mon crâne... J'suis pas encore tout à fait remis du dernier Hellfest.

FIFI. — C'est sûr qu'y aura un avant et un après, comme on dit. Le mur c'est symbolique. Surtout pour nous. Les gens nous voient comme des sauvages. C'est parce que le hard-rock, les guitares électriques, la bière et la danse un peu trop "collée-serrée" ça donne une image déformée de notre nature profonde.

JEAN-PIERRE. — Nous on est des pacifistes. Des vrais gentils. Des nounours. Alors quand j'vois des familles

ou des voisins qui se déchirent, ça me fait penser à ma vie d'avant, et ça me bouleverse. Mais finalement, j'suis sûr que cette nuit où le mur est tombé, le courant est passé entre eux... Ouais. Je l'ai senti. Comme une sorte de réunification de deux clans pour une vie meilleure, tous ensembles...

YVONNE. — Ben moi, j'ai kiffé la surprise-partie ! On a fêté l'armistice et j'ai enfin retrouvé Igor, Nikolaï et Anouchka. Ils ont pas changé. On s'est retrouvés dans un club après les accords. On a bu quelques pintes et on a fini par danser sur les tables ! Heureusement qu'ils m'ont ramenée à l'Hôtel, parce que j'étais partie pour les trois huits ! Mon valet de pied et ma femme de chambre, Stéphane et Caroline, étaient tout colère ! Ils m'ont forcée à prendre des cachets, mais moi je les ai recrachés dans leur dos, comme je fais toujours. Je pense qu'ils ont un grain ces deux-là ! Une chance que je sois là pour veiller sur eux !

*Chez les Pujol.*

DAISY, *arrivant de la maison avec Mme Richard*. — Arrivez, Caroline, on sera mieux dans le jardin pour parlementer.

Mme RICHARD. — Merci, Daisy. Je tenais à venir vous présenter mes excuses. On se fuit depuis le fameux soir. Mais je pense qu'il est temps d'enterrer la hache de guerre. On ne va pas être en conflit toute notre vie...

DAISY. — Ben c'est vrai que c'est parti en vrille cette

affaire. J'comprends pas, pourtant on est entre personnes intelligentes.

Mme RICHARD. — Oui, mais vous savez comment sont les hommes... Toujours en compétitions, jalousie ou autre rivalités...

DAISY. — De c'côté là, Chaussette, il se laisse pas marcher sur les nougats !

Mme RICHARD. — Oui. Et mon Stéphane a tendance à manquer de diplomatie... Heureusement que les femmes sont là !...

DAISY. — Ouais. Quand j'y repense, y a sûrement des bricoles qui vous ont chagriné... Le barbeuc, c'est une philosophie de vie. Faut pouvoir s'y faire ! D'ailleurs moi-même, plus je deviens une star et moins je supporte les odeurs de fumoir. *(Criant vers la maison.)* Chaussette ! J'te préviens qu'il va falloir changer de fournisseur de sardines. Ça devient irrespirable !

Mme RICHARD. — Et pour tout vous dire, je suis rassurée aussi au sujet de nos filles. J'ai réalisé que notre petite Juliette ne pouvait pas être l'enfant que vous avez abandonné il y a quelques années... N'est-ce pas ?... Je le sens. C'est comme un instinct maternel... La nôtre est née en hiver. Un 8 février.

DAISY. — Ouais, c'est douloureux de reparler d'Ashley, mais j'crois bien que sur son papier de naissance on a marqué le 2 Août.

Mme RICHARD. — J'en étais sûre. Vous voyez !

DAISY. — Et tant qu'on est à parler des mômes, vous direz à votre p'tit Victor qu'il est très mignon, mais que maintenant j'vais travailler avec des acteurs confirmés. Faut pas qu'il m'en veuille. C'est comme ça le showbiz.

Mme RICHARD. — Je suis contente qu'on ait éclairci tous ces points. Je me sens apaisée.

DAISY. — Ouais, ça fait du bien !

Mme RICHARD. — Et pour l'arbre, s'il vous perturbe à ce point, on peut même faire un effort pour le faire élaguer. On ne va pas vivre dans le péché éternellement...

DAISY. — J'croyais que c'était un prunier ?

Mme RICHARD. — De quoi ?

DAISY. — Non. Laissez tomber. C'était une p'tite blague.

Mme RICHARD. — Ah oui. Le prunier, bien sûr. Vous êtes très spirituelle, Daisy...

DAISY. — Ouais, c'est ce qu'on me dit souvent.

Mme RICHARD. — Non, ce qui m'inquiète le plus aujourd'hui, c'est mon mari. Stéphane reste très perturbé par le clash... Je ne le reconnais plus. Par exemple, ce matin il m'a dit qu'il partait faire du jardinage et je ne l'ai pas revu. Ce n'est pas son genre. Il ne va pas bien du tout. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé...

DAISY. — Vous z'inquiétez pas, il va revenir. On va pas

lancer un avis de recherche comme à la PJ...

Mme RICHARD. — Je ne sais pas ce qu'il avait en tête. Je l'ai seulement vu enfiler ses bottes et prendre des outils avant de sortir de la maison... *(Elle aperçoit des bottes à côté du barbecue.)* Le même genre de bottes que votre mari, là.

DAISY. — Chaussette ? Avec des bottes ? Vous voulez rire ! Le jour où il mettra autre chose que ses claquettes vermoulues, les poules auront des dentiers... *(Vers la maison.)* Chaussette ! À qui qu'elles sont les santiags qui trainent à côté de ton barbeuc ?

Mme RICHARD. — C'est vrai qu'elles sentent particulièrement fort aujourd'hui vos grillades... On dirait du porc flambé... *(Soudain prise de panique.)* Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Stéphane !! Mais vous êtes en train de faire griller mon mari ! Seigneur tout puissant ! Faites que ce ne soit pas vrai ! Je vous en supplie, faîtes que ce ne soit pas vrai !

CHAUSSETTE, *arrivant tranquillement*. — Qu'est-ce qui vous arrive Mme Richard ? C'est l'heure de la prière ?

Mme RICHARD. — Espèce de Psychopathe ! Tortionnaire ! Boucher !... Oh ! Mon Stéphane ! Mon amour ! Vous avez fait rôtir mon Stéphane comme un vulgaire phacochère !

*Entre M. Richard en tenue de jardinage et chaussettes. Il arrive de l'arrière du jardin des Pujol.*

M. RICHARD. — T'avais raison, Chaussette, le confort

du pied, y a rien de tel pour travailler sereinement. J'crois que je vais adopter la mode Pujol.

Mme RICHARD. — Stéphane ? C'est bien toi ? Oh ! Jésus, Marie, Joseph ! J'ai cru que...

M. RICHARD. — Tu as cru quoi ?... Je suis venu filer un coup de main à nos voisins pour leur jardin. Si on veut tenir notre calendrier, il faut qu'on retrousse nos manches.

Mme RICHARD. — Mais de quoi tu parles ?

CHAUSSETTE. — On a décidé d'organiser une grande fête pour notre rabibochage. Hein, Steph ?

Mme RICHARD. — Et ta Garden Party, mon amour ?

M. RICHARD. — Je l'ai reportée. On n'est pas aux pièces. Le business, ça passe après les voisins...

DAISY. — Vous voyez, Caroline, ce qu'on disait à propos des hommes. Ils sont quand même pas trop mals !

CHAUSSETTE. — Et comment qu'on est pas mals ! Tiens ! J'viens encore de gagner une pince à désarêter les sardines !

M. RICHARD, *sortant son téléphone*. — Et moi, je suis en lice pour un méga-barbecue !

Mme RICHARD. — Tu ne pourrais pas jouer pour des DVD, amour ? J'ai une folle envie de découvrir la série préférée de Daisy.

M. RICHARD. — J'dois pouvoir te trouver ça ! En

attendant, si on trinquait à cette nouvelle amitié ?

CHAUSSETTE. — J'vais chercher les bières !

M. RICHARD. — Et moi le champagne !

DAISY. — Ramenez donc le p'tiot et la grand-mère. C'est une réunion de famille !

*Chaussette et M. Richard partent respectivement chercher les boissons. M. Richard croise au passage Père Hervé.*

M. RICHARD. — Ah ! Père Hervé ! Avancez, tout le monde est au jardin.

PÈRE HERVÉ. — Bonjour, mes enfants. Quelle joie de vous trouver ici en si bonne communion. J'avais ressenti des ondes positives dès votre première rencontre ! Que Dieu vous bénisse ! Au nom du père, du fils, et cetera, et cetera, et cetera...

DAISY. — Toujours avec vos galimatias de faiseur de bonnes intentions ! *(Elle l'embrasse sur la joue.)* Vous êtes trop cool, M. le curé !

Mme RICHARD. — Père Hervé, veuillez noter qu'à présent, vous aurez en charge l'entretien des deux jardins... Je compte sur vous pour qu'ils n'y ait pas une brindille plus haute que l'autre !

PÈRE HERVÉ, *avec son accent de jardinier*. — Dame ! C't'une bonne nouvelle ! J'va m'appliquer pour vous tirer ça à quatre épingles ! J'vous l'assure !

CHAUSSETTE, *revenant avec les bières*. — M. l'abbé ! Toujours pile poil à l'heure pour la buvette !

PÈRE HERVÉ, *sans accent*. — La providence, probablement !

DAISY. — Ou la soif de spiritualité !

Mme RICHARD. — Prenez garde à ne pas communier trop souvent. Souvenez-vous de la dernière Pâques. C'est père Hervé qui a bu et c'est le jardinier qui a fini dans les fleurs !

PÈRE HERVÉ, *avec son accent de jardinier*. — On m'y r'prendra plus ! L'seigneur m'en est témoin !

CHAUSSETTE. — J'ai toujours pas compris comment il pouvait switcher aussi rapidement !

M. RICHARD, *revenant avec Victor et Yvonne*. — Nous y voilà. Au grand complet. Il ne manque que Juliette, hélas, qui n'est pas là pour apprécier cette belle leçon de vie. Mère, Victor. Je vous l'ai assez souvent répété. L'amitié entre voisins finit toujours par triompher !

VICTOR. — Ouais. Tout ça ressemble à un coup de baguette magique. Mais si ça permet de se voir plus souvent, je dis pas non !

YVONNE. — Quelqu'un est mort ? La voisine est au courant ?

VICTOR. — La guerre est finie, mamie ! Mais ta copine Jacqueline est pas prête de redescendre du front...

DAISY. — Ça me rappelle un épisode avec Audrey. Après toutes les péripéties, tout le monde finissait par se tomber dans les bras. J'en avais le mascara qui coulait !

CHAUSSETTE. — Tu fais trop de sensibleries, Biscuit !

DAISY. — Non c'est toi qui capte rien !

CHAUSSETTE. — Non c'est toi !

DAISY. — Moi, j'te dis que c'est toi !

M. RICHARD. — Et l'autre grande leçon que nous pouvons tirer de cette aventure est qu'il ne faut jamais hésiter à se faire aider dans les situations compliquées.

PÈRE HERVÉ. — Vous faites sans doute allusion au divin, tout là-haut ?

Mme RICHARD. — Non. Stéphane parlait plutôt de la bretonne. Juste un niveau plus bas.

DAISY. — Ah ? Alors, vous aussi vous avez revu m'dame Le Guennec ?

CHAUSSETTE. — Elle est bien ct'e femme pour débloquer ce qui coince ! Même si on comprend que dalle à ce qu'elle raconte !

Mme LE GUENNEC, *arrivant de la maison des Pujol*. — Demat d'an holl !

DAISY. — Entrez, Mme Le Guennec ! On causait de vous à l'instant !

Mme LE GUENNEC. — Pebezh levenez o welet ac'hanoc'h adkavet !

M. RICHARD. — Exactement comme vous dites, madame ! *(Il lui donne un verre.)* Tenez !

CHAUSSETTE. — C'est ça ! À vos souhaits !

Mme LE GUENNEC. — Gwelet em eus ar familh Richard.

Mme RICHARD. — Voilà. Famille Richard.

Mme LE GUENNEC. — Gwelet em eus ar familh Pujol.

DAISY. — Et famille Pujol. C'est nous !

VICTOR. — Wesh ! Toujours aussi éloquente, la médiatrice ! Je serais curieux de savoir ce que vous vous êtes dit en privé...

Mme LE GUENNEC. — Ar familh Richard. Ur poull-neuial bras ar sizhun a zeu. Enklask genealogel diwar-benn anv-tiegezh Poujol.

M. RICHARD, *au public*. — C'est quand même bien pratique qu'on ne comprenne pas ce qu'on s'est raconté avec Mme Le Guennec, n'est-ce pas, amour ?

Mme RICHARD, *même jeu*. — Oui, il est des conversations qu'il vaut mieux garder secrètes...

Mme LE GUENNEC. — Ar familh Pujol. Plac'h disleksek deiziad. An daou eizh pe an eizh daou. Hag er c'haban al ludu poezonus poezonus.

DAISY, *au public*. — C'est une chance qu'elle baragouine comme ça, c'te femme-là ! Ça nous évite trop de détails pas faciles à expliquer...

CHAUSSETTE, *même jeu*. — Ouais, Biscuit a tout à fait résumé l'affaire !

PÈRE HERVÉ. — Eh bien mes enfants, je vous propose de lever nos verres à cet happy-end !

Mme LE GUENNEC, *levant son verre*. — D'an istor-mañ hag a echu mat !

PÈRE HERVÉ, *lui répondant*. — A-drugarez dit, ma bugel !

Mme LE GUENNEC, *le remerciant*. — Mar plij, Aotrou Abad.

*Ils rient ensemble.*

Mme RICHARD. — Mais vous parlez breton, père Hervé ?

PÈRE HERVÉ. — Comment ? Ah ! Oui ! Komz a ran brezhoneg ! J'ai travaillé quelque temps avec mon cousin qui est marin-pêcheur du côté de Crozon.

DAISY. — Ça veut dire que vous avez tout compris ce qu'elle a raconté ?

PÈRE HERVÉ. — Au mot près ! À ce propos, certaines choses m'ont paru étranges... *(Se tournant vers les Richard.)* M. et Mme Richard, pourquoi voulez-vous lancer une recherche généalogique sur le nom de famille Poujol avec un "ou". Je pensais que le nom "Pujol" s'écrivait avec un "u" ? Auriez-vous un doute ?

M. RICHARD. — Plait-il ?

PÈRE HERVÉ. — Et pourquoi a-t-elle mentionné une immense piscine dont les travaux devraient commencer dès la semaine prochaine ? *(Il se*

*retourne vers les Pujol.)* Quant à vous, M. et Mme Pujol, je n'ai pas bien saisi lequel de vous deux était dyslexique au point de mélanger la date de naissance de votre fille Ashley ? Est-elle finalement née en août le 2/08 ou en février le 8/02 comme la fille de vos chers voisins ?

DAISY. — Vous seriez pas HPI, M. le curé ?

PÈRE HERVÉ. — Et pour finir, quelle surprenante idée que de vouloir faire analyser des cendres retrouvées dans une cabane à oiseaux pour tenter d'y déceler d'éventuelles traces d'empoisonnement ? C'est bien cela ? *(S'adressant au public.)* Je ne sais pas ce que vous en pensez cher public, mais pour ma part, je sens qu'il vaut mieux porter un toast avant qu'il ne soit trop tard !... À nos adorables voisins !

TOUS. — À nos adorables voisins !

*Noir final.*

ADLT Collection

@ 2024, Camille Alven
camille.alven@mail.fr

Camille Alven

# Adorables voisins

Dans cette guerre de jardins (et de cultures), deux familles s'affrontent à coup de nuisances sonores et barbecues intempestifs. 12 personnages plus déjantés les uns que les autres ! Mais jusqu'où iront-ils pour rester maîtres de leur territoire ?

Atelier du Livre
EDITION